

**Pièce de théâtre écrite par
Paul AIMON (1899-1979)
dans les années 1920
à Saint-Liguaire, 79000 Niort.**

Cette pièce a été jouée plusieurs fois à Saint-Liguaire et dans plusieurs communes de la région niortaise, au début des années 1920, après son écriture.

Cette pièce a été reprise après la guerre de 39-45.

PRÈS D'UN BERCEAU

**MONSIEUR PAUL AIMON
1899-1979**

**Toute reproduction de ce document doit faire l'objet
d'une demande auprès de wiki-niort :**

wikiniort@gmail.com

http://www.wiki-niort.fr/Bienvenue_sur_Wiki-Niort

*La mise en ligne de ce document est réalisée
avec l'autorisation des enfants de Paul AIMON.*

1^{er} ACTE

« Cœur qui soupire »

1^{er} Tableau

*L'action se passe à la campagne, de nos jours.
Le fond représente un bois, à droite un banc*

Scène 1

Personnages : Louise, (seule) Au lever du rideau elle arrive sur la scène et fait quelques pas

On entend un bruit de cloches.

Louise : Les cloches sonnent !!! Tout Chanteloup est en fête ! C'est Pâques. C'est le renouveau !!!
Grands bois reverdis à ce radieux soleil d'avril monte dans les rameaux une sève
nouvelle, douce caresse du printemps. A tant de charmes, qui donc pourrait rester
insensible. Hélas je ne puis oublier ! D'allégresse mon âme tressaille....mais mon cœur
est bien triste !!!

Scène 2

Personnages : Louise – Madeleine

Madeleine (arrivant) : Mais c'est beau ce que tu déclames là tu sais Louison, oui très beau !

Louise : (surprise) Tu m'écoutais donc vilaine ?

Madeleine : Dame, j'étais bien obligée !

Louise : Comment ?

Madeleine : Tu n'aurais pas la prétention de discourir ainsi, au beau milieu d'un bois, tout près
d'une allée, sans penser que l'on pourrait t'entendre !

Louise : Jusque là on disait seulement : les murs ont des oreilles !

Madeleine : Maintenant tu pourras ajouter : Les bois en ont aussi !

Louise : Surtout près d'une allée qui va certainement être fréquentée tout à l'heure ! Et j'allais
l'oublier !

Madeleine : Elle ne l'est guère pourtant d'habitude, et c'est pourquoi je viens souvent dans
cette clairière pour y rêver.

Louise : Du prince charmant ?

Madeleine (souriant) : Peut-être ! Mais pourquoi donc sera-t-elle plus fréquentée aujourd'hui ?

Louise : Comment tu ne connais pas la légende, toi une fille à marier ?

Madeleine : Mais c'est vrai, c'est le lundi de Pâques que toutes les jeunes filles du pays qui
veulent se marier dans l'année doivent la parcourir deux fois en montant et trois
fois en descendant « do chagne au teille » (tilleul) comme dit grand'mère !

Louise : Pour trouver un prétendant dans les six semaines qui suivent !

Madeleine : Ah bigre ! Ça ne traine pas !

Louise : As-tu fais ce que dit la légende avant de venir t'asseoir au Terrier ?

Madeleine : Mais non puisque je l'avais oublié, je le ferai tout à l'heure. J'ai vingt ans passés, ma foi, et je crois que je suis d'âge à me marier.

Louise : Oh ! Certainement, il s'en marie de plus jeunes et de moins raisonnables que toi !

Madeleine : Flatteuse ! Sais-tu que j'ai déjà eu des demandes ?

Louise : Ça ne m'étonne pas !

Madeleine : Le premier était un pharmacien...mais il ne m'a pas plu ! Il était vieux : 37 ans, assez laid et puis, je n'aime pas les médicaments. Je ne pouvais pas aimer un homme qui en vend !

Louise : C'est assez juste !

Madeleine : Le second était avocat.

Louise : De mieux en mieux !

Madeleine : Celui là était jeune, 28 ans, beau garçon, trop beau même ! J'aurais eu peur qu'on me le prenne ! Mais j'ai trouvé qu'il me faisait trop de compliments pour qu'ils soient sincères.

Louise : Peut-être !

Madeleine : Et puis grand'mère m'a dit qu'il était trop bavard ;

Louise : Un avocat, c'est son métier !

Madeleine : Maman aurait préféré le pharmacien, d'abord parce qu'il lui paraissait plus sérieux et surtout parce qu'il avait une belle auto !

Louise : Ce n'est pas indispensable au bonheur !

Madeleine : N'est-ce pas ? Et c'est ce que je me suis dit. Malgré l'auto du pharmacien et les belles paroles de l'avocat, je les ai éconduits tous les deux.

Louise : Cela valait mieux si tu ne les aimais pas !

Madeleine : Papa m'a approuvée, il m'a dit que ce qu'ils voulaient, ce n'était pas moi surtout, c'était ma dot !

Louise : C'est possible ! Cependant ils pouvaient bien t'aimer, n'en es-tu pas digne ?

Madeleine : Tant pis ! Je suis de l'avis de papa, et si je trouve un bon gars de chez nous, aimant la terre et la besogne, m'aimant un peu aussi et qui me trouve capable de partager sa vie, je ne regretterai ni l'auto du pharmacien, ni les flatteries de l'avocat.

Louise : Et tu auras raison ! Tu es une vraie fille des champs (*elle l'embrasse*)

Madeleine : Et toi ma bonne Louison, n'as-tu jamais parcouru l'allée des Éteples deux fois en montant et trois en descendant do chagne au Teille (*tilleul*)

Louise : Mais non, tu vois bien, puisque je coiffe Ste Catherine aujourd'hui !

Madeleine : (à part) C'est vrai nous sommes le 16 Avril, décidément je n'ai plus de mémoire, j'ai pourtant préparé le bonnet !

Louise : (continuant) J'ai failli la suivre un soir comme celui-ci, mais je me suis arrêtée en route et maintenant il est bien tard !

Madeleine : Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Louise : (répétant) Oh si ! il est bien tard !

Madeleine : On dit dans le pays que tu as eu de grandes désillusions il y a quelques années.

Louise : Hélas !

Madeleine : Il paraît que ta sœur sans le savoir, aurait brisé tes rêves d'avenir.

Louise : C'est toi qui fais des rêves Madeleine !

Madeleine : Mais je ne l'ai pas rêvé, on me l'a dit.

Louise : Ce sont ceux qui te l'ont dit alors *(à part)* Mon Dieu on s'en serait donc aperçu ?

Madeleine : (continuant) J'étais encore en pension à ce moment là et j'ignore ce qui s'est passé mais depuis deux ans que je suis revenue à la maison, je suis bien certaine que tu as refusé deux prétendants qui se sont présentés.

Louise : Tu en as bien refusé toi !

Madeleine : Pas dans les mêmes conditions.

Louise : Connais-tu mes conditions ? *(riant)* Je veux rouler en auto moi, et mes deux soupirants n'en avaient pas.

Madeleine : (lui tendant le doigt) Ce n'est point pour cela qu'ils ont été refusés !

Louise : (se levant) Je vois que tu es bien renseignée allons ! Enfin que veux-tu, si je n'en ai accepté aucun c'est parce que j'ai l'intention de rester vieille fille, sans doute. C'est bien mon droit après tout !

Madeleine : On dit que ça ne lui a pas porté chance à ta sœur. Depuis que son petit garçon est né elle toujours souffrante, puis il paraît que son mari s'adonne à la boisson et la bat.

Louise : (à part) : Georges ! Serait-ce possible ? *(A Madeleine)* Qui t'a dit cela ?

Madeleine : C'est un employé des Galeries, un de leurs voisins, qui était à la chasse hier.

Louise : Un jaloux sans doute ! Il est vrai que Jeanne est souffrante, mais sa santé était déjà bien délicate et je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas droit au bonheur à cause de moi ?

Madeleine : Garde ton secret ma bonne Louison. Si tu ne veux point te marier tant pis pour toi. Moi je ne veux pas coiffer Ste Catherine et je m'en vais, de ce pas, dans l'allée des Éteples. *(Elle se lève).*

Louise : (souriant) : Vas petite folle et d'ici six semaines, tu auras trouvé un amoureux.

Madeleine : (sortant, gamine) : Pas besoin, il est trouvé !

Scène 3

Louise : (seule) Vingt ans ! L'âge des beaux rêves et des folles illusions ! Moi aussi j'ai eu vingt ans et un cœur qui battait ! Aujourd'hui, hélas ! Tout s'est envolé ! Années de bonheur, doux rêves, folles chimères ! Cinq ans ont passé et si mon cœur bat encore, c'est sans élan, sans tendresse. Je devrais oublier, mais je ne le puis. Oh ! Jeanne ! Pourquoi me l'as-tu pris ?

RIDEAU

« *La fête du printemps* »

2ème Tableau

Même décor qu'au précédent

Scène 1

Personnages : Gaby – Louise.

Au lever du rideau Gaby arrive sur la scène et chante : Auprès de ma blonde etc...(parlant)

Gaby : M'était avis que j'avais vu quéqu'un su le banc t't'à l'heure, c'est que j'avais la berlue sans doute ! *(il se met à jouer de la flûte)*

Louise : (arrivant) : Brave Gaby, tu joues de la flûte comme un artiste. Qui donc t'a si bien appris ?

Gaby : Je me suis appris tout seul, en entendant chanter les oiseaux, quand je garde mes moutons.

Louise : Tes moutons, où les as-tu laissés ?

Gaby : Zozo les garde avec Phanon, moi je viens voir si les merles ont fait leurs nids.

Louise : Et tu joues de la flûte pour les apprivoiser.

Gaby : Oh ! Non c'est parce que je suis gai !

Louise : (mélancolique) Tu es gai, toi mon petit Gaby ? Tu es heureux !

Gaby : Bé dame, bien sûr que je suis heureux ; à un si beau temps ; toute la journée dans les champs, avec mes moutons et mes deux bons chiens !

Louise : Tu as de la chance.

Gaby : (continuant) Un gros quignon de pain dans ma musette, une bonne écuellée de soupe aux choux, pis des patates bien chaudes quand je rentre le soir chez, le patron, qu'est-ce qui m'faut de plus à moué pour être heureux ?

Louise : Tout le monde ne peut en dire autant !

Gaby : Comment c'est pas vous toujours Mam'zelle Louise ?

Louise : Et pourquoi donc Gaby ?

Gaby : Ben moué j'ai ni p'pa ni m'man, paraît que je si né dare, une palisse, et vous v'savez de bons parents !

Louise : C'est vrai

Gaby : Oh ! À part ça, moi je suis pas malheureux comme je vous dis, j'ai de bons maîtres, j'aime tout le monde

Louise : Et tout le monde t'aime !

Gaby : Eh ! Ben quouèque c'est pas la même chose, moué je m'en fait pas pour ça et c'est pas ce qui m'empêchera d'aller voir si les merles ont fait leurs nids (*il sort en jouant de la flûte*)

Scène II

Louise : (*seule*) Enfant, quelle belle leçon tu viens me donner ! Pauvre et déshérité du sort, tu n'as pas une plainte ! Moi qui ne manque de rien, qui suis choyée par les meilleurs parents, je me lamente !!! Mais il est d'autres peines, que tu ne connais pas !!! Peines de cœur !!! Peines d'amour !!! qu'il faut cacher et qu'il faut qu'on étouffe !

Scène III

Personnages : Louise ; Gaby

Gaby : (*revenant en courant*) Mam'zelle Louise, Mam'zelle Louise.

Louise : (*se levant*) Qu'y a-t-il donc ?

Gaby : Venez voir ! Autour do grou chagne, toutes les filles do village qui dansent une ronde.

Louise : (*s'asseyant*) Et c'est pour cela que tu viens me faire peur ?

Gaby : A m'ont ben fait peur aussi moué, d'abord je croyais que c'étaient des sorciers.

Louise : Grand nigaud, des sorciers, tu sais bien que cela n'existe que dans les contes.

Gaby : Dame auprès do grou chagne y a jamais personne !

Louise : C'est pourquoi les merles y font leurs nids.

Gaby : Aujourd'hui j'y ai pas trouvé de merles mais j'ai trouvé autre chose.

Louise : Quoi donc ?

Gaby : J'ai entendu chanter de petits oiseaux.

Louise : Et que disaient-ils ?

Gaby : Ils disaient : Louise Guéraud a 25 ans aujourd'hui, on va lui emporter un bounet.

Louise : (*le menaçant*) Et c'est pour cela que tu voulais m'emmener les voir, petit chenapan.

Gaby : Mais non, c'était pour qu'elles ne vous trouvent pas !

Louise : Elles ne savent pas que je suis là.

Gaby : Que si !

Louise : Et qui leur a dit ?

Gaby : Madeleine Grandet qui sort d'avec vous.

Louise : Tu l'as donc vue ?

Gaby : Gaby entend tout, voit beaucoup de choses, mais il ne le dit pas à tout le monde.

Louise : Crois-tu qu'elles vont venir me chercher là ?

Gaby : Dame, elles l'ont dit toujours !

Louise : Eh ! Bien je vais partir ! Tu resteras là, caché derrière ces branches et tu viendras dans un quart d'heure aux grands Gîtes, me dire ce qui s'est passé !

Gaby : Je veux ben, mais vous regarderez à mes moutons, en passant.

Louise : Oui ! Tiens voilà 10 sous pour la peine. Tu les mettras dans ta tirelire.

Gaby : *(lui redonnant sa pièce)* Merci ! L'argent moi je le mange pas et puis...j'ai pas de tirelire.

Louise : Aimes-tu mieux le chocolat *(elle lui en tend un bâton)*

Gaby : Oh ! Ça je veux ben. Je suis pas gourmand, mais j'aime ben le chocolat.

Louise : J'entends des pas, cache-toi, je m'en vais.

Scène IV

Personnages : Louise, Gaby, Madeleine.

Madeleine : *(arrivant à l'improviste)* Trop tard Louison, le tour est joué.

Louise : *(fâchée)* Oh ! Cette Madeleine, elle m'espionnera donc toute la journée.

Madeleine : T'espionner ! Le vilain mot, c'est nous qui avons été espionnées et dénoncées. Je m'en étais doutée en voyant ce garnement de Gaby rôder autour de nous. Petit voyou !
(Elle lui montre le doigt)

Gaby : Gaby entend tout, voit beaucoup de choses et ne le dit pas à tout le monde.

Louise : A moi seulement, n'est-ce pas Gaby ?

Gaby : Oh ! Pas tout *(à Madeleine)* Il sait bien que Jean Carreau des Granges, vient souvent à la chasse du côté de la Chapelle.

Madeleine : Petit galopin !

Gaby : Mais il ne dira rien *(il fait un pied de nez à Madeleine, puis sort en jouant de la flûte)*

On commence à entendre des voix de jeunes filles dans le lointain, puis elles se rapprochent et bientôt on voit apparaître dans le sentier un groupe de jeunes filles se tenant par la main

Madeleine : *(à Louise)* Voilà la bande joyeuse, cachons-nous, je ne leur ai pas dit que tu étais là

Scène V

Personnages : Un groupe de jeunes filles - un groupe de jeunes hommes-Dans le fond de la scène on figurera sur deux plans inclinés, deux sentiers à pente opposée. Pendant que les jeunes filles passeront sur l'un d'eux, les garçons passeront sur l'autre, en sens opposé, de façon à se rencontrer à la deuxième fois sur celui qui est au niveau de la scène.

Chœur des jeunes filles

En cette fête du printemps,
Toutes les filles sont coquettes,
Un amoureux cherche gaîment
Et bien vite faisant conquête,
Ste Catherine n'coifferont pas}
Avant les gars St Nicolas} Bis

Couplet de la vieille fille

(Mère Marguerite)

Quand une fille a vingt cinq ans
Pas d'amour et point de galant
Il ne faut pas qu'elle se chagrine
Si elle coiffe Ste Catherine
Elle sera sûre en son ménage
Qu'il n'y aura jamais d'orage
Toutes les filles en chœur

Chœur des jeunes garçons

C'est dans l'avril aux Épinettes
Que les garçons frais et lurons,
Viennent choisir une brunette.
Pour la plus belle ils lutteront
St Nicolas pour eux chemine}
Comme les filles Ste Catherine} Bis

Couplet du Vieux garçon

(Grégoire)

Quand un garçon a vingt huit ans
On dit qu'il n'était pas galant
Ou qu'il avait mauvaise mine
Ou bien encore l'humeur chagrine
Moi je dis : c'était un sage,
En sa maison, point de tapage
Tous les garçons en chœur

IIe ACTE

« Belles promesses »

3ème Tableau

L'action se déroule à Niort, de nos jours

Le décor représente l'intérieur coquet d'un ménage d'ouvriers- au fond une berceuse.

Scène I

Personnage : Jeanne

Au lever du rideau, Jeanne en peignoir, fait sa toilette, regardant la pendule.

Jeanne : Il est bientôt 9 heures, la laitière n'est pas encore passée, petit Pierre n'aura pas son lolo de bonne heure aujourd'hui (*le prenant dans son berceau*) Et ta maman n'en a pas pour te nourrir. Cher petit ange depuis ta naissance, ta mère a toujours été souffrante (*l'embrassant*). Pauvre chéri, tu n'as pas apporté avec toi beaucoup de joies dans la maison (*elle le replace dans son berceau, puis continuant*) Il nous faut prendre une femme de ménage, il a fallu payer le médecin, les médicaments et nos minces économies y sont passées (*elle soupire*) mais tout ceci ne serait rien si mon Georges, si ton papa ne se débauchait pas ! S'il travaillait encore comme autrefois ! (*regardant une photographie, une rue du village natal*). Ah ! Cher village, petit hameau, berceau de mon enfance et vous grands bois qui l'abritez, pourquoi vous ai-je donc quittés ? Pour des plaisirs frivoles...Et cette coupe des plaisirs, je l'ai vidée jusqu'à la lie ! Maintenant il faut expier. Là-bas aux Épinettes, nous aurions vécu heureux, je serais forte. Petit Pierre aurait le lait de sa maman et mon Georges travaillerait en chantant comme autrefois (*elle va s'asseoir sur une chaise*) (*sanglotant*). J'ai voulu vivre la grande vie ! Je l'ai vécue, mais j'en suis bien punie !

Scène II

Personnages : Jeanne et Lucette

Lucette : (qui avait entrouvert la porte, lorsque Jeanne s'est assise et qui entre en la voyant pleurer) Allons, allons Mme Perrot, encore vos idées noires !

Jeanne : Ah ! Il y a de quoi !

Lucette : Vous savez bien que M'sieu le Docteur il a dit qu'y fallait pas se laisser aller comme ça

Jeanne : Je sais bien Mère Lucette, mais c'est plus fort que moi !

Lucette : Faut pas se laisser emporter comme ça. V's'avez pas allumé le feu encore à ce matin, les matinées sont core fraîches pourtant et le lolo à petit Pierre, il faut le faire chauffer.

Jeanne : La laitière n'est pas passée.

Lucette : Elle tait en bas t't'à l'heure, elle ne doit pas être loin (prêtant l'oreille) m'est avis que c'est elle qui grimpe l'escalier (elle ouvre la porte. Bruits de pas)

Scène III

Personnages : les mêmes - La laitière

La laitière : (entrant) Bonjour mesdames, vous m'attendiez n'est-ce pas ?

Jeanne : Mais oui ! J'étais inquiète, habituellement vous passez plus tôt.

Lucette : Et le loupiot lui, si s' démène (elle indique le berceau)

La laitière : Figurez-vous donc que mon cheval s'est déferré en arrivant à la Barrière

Lucette : Allons donc !

La laitière : Pensez si j'ai ragé, moi qui voulais être de retour pour aider à apprêter le fricot de la noce à ma nièce.

Lucette : C'est toujours comme ça quand on se dépêche !

Jeanne : Quand est-ce le mariage de votre nièce Mme. Tricot ?

La laitière : Et demain, songez donc, y'a pas de temps à perdre pour plumer les poulets et puis faire les galettes.

Lucette : Ah ! Les fameuses galettes. Vous en apporterez be un morceau à chacune de vos clientes.

La laitière : Eh ! Eh ! Pas sûr ! Si je les mange pas toutes !

Jeanne : (tendant une casserole à la laitière) Pourriez-vous mettre un demi litre de plus pour moi, Mme Tricot ?

La laitière : C'est point trop facile, j'ai juste mon compte, et ce matin j'en ai gardé un peu pour faire les gâteaux

Lucette : Si vous pouviez Mme Tricot, ça lui ferait du bien à cette pauv' femme, v'la trois jours quelle ne prend presque rien et un peu de lait ça la remonterait.

Jeanne: C'est que je vous dois tout le lait de la semaine dernière, et cette semaine, je serai encore obligée de vous en prendre à crédit jusqu'à samedi.

La laitière : Faut pas s'en faire pour ça, ma petite dame, sûrement que si toutes mes clientes en faisaient autant, ça ne marcherait pas. Faut bien que je paye comptant moi ! Mais enfin, pour une qui est dans la gêne.

Lucette : (*secouant la tête*) Ah pour sûr, qu'elle y est !

La laitière : Je peux bien faire ça. Et le bambin qu'est-ce qu'y deviendrait lui, s'il n'avait plus son bon lolo ? (*elle se penche vers le berceau*)

Jeanne : Oh merci Mme Tricot ! Que vous me faites du bien !

La laitière : V's'êtes pas difficile à contenter, y a de mauvais passages dans la vie, j'en sais quelque chose moi aussi, chacun ses misères allez ! Mais bast, faut pas s'en faire (*elle se dirige vers la porte*)

Lucette : Surtout quand on va à la noce.

La laitière : Justement !

Lucette : Vous n'oubliez pas de m'apporter de la galette.

La laitière : (*Sortant, à part*) Ce n'est plus le gai logis d'autrefois. Ce que c'est qu'un homme qui boit !

Scène IV

Personnages : Jeanne - Lucette

Lucette : Maintenant, je vais allumer du feu pour faire chauffer le lait et vous faire cuire un œuf.

Jeanne : (*hésitant*) C'est que... nous n'avons plus de bois, plus de charbon. Et... j'ai fini mes œufs hier soir ! C'est la misère à notre foyer, mère Lucette (*sanglotant*) Ah ! C'est dur d'avoir été si heureuse et de souffrir tant, maintenant !

Lucette : Allons, pleurez pas, y a moyen d'arranger ça (*sortant, à part*) Pauv femme ce qu'a me fait de la peine !

Jeanne : (*seule, désespérée*) Oui c'est la misère, la noire misère ! Pas de feu - pas de pain - plus d'argent !!! Georges ne travaille plus, ou bien il dépense tout au cabaret ! Il s'enivre pendant que sa femme et son enfant meurent de faim !!! Pourtant, il était si bon !

Lucette : (*revenant, apporte un chauffe-pieds, une casserole de lait bouillant et un œuf*) (*à Jeanne*) Tenez, débarrassez-moi ! (*elle lui tend le chauffe-pieds et l'œuf*)

Jeanne : (*les prenant*) Oh ! Merci, mère Lucette, vous êtes trop bonne, jamais je ne pourrai vous le rendre !

Lucette : Mais si, mais si, les beaux jours reviendront ! (*elle met du lait dans le biberon et le porte à l'enfant*)

Jeanne : Hélas ! Puissiez-vous dire vrai !

Lucette : Voyez-moi ça comme il est content a-t-y envie de vivre ce gamin-là, ça n'a que 3 mois et c'est joufflu comme du gros monde. Y ne s'aperçoit pas de la misère lui au moins.

Jeanne : Comment ferai-je pour lui avoir du lait si Georges ne me rapporte pas encore d'argent cette semaine ?

Lucette : Ah les hommes ces gueux ! N'en parlez pas ! Y sont tous les mêmes ! A les entendre, ils sont sans pareils. Ça dure six mois, quelquefois, un peu plus ! Puis un beau jour, tiens, le petit ange est changé en diable !

Jeanne : Oui, ça dure six mois, quelquefois, un peu plus !

Lucette : *(subitement)* Mais dites-moi Mme Perrot, vous avez encore vos parents et à vot' place, moi je n'hésiterais pas !

Jeanne : Que feriez-vous ?

Lucette : Ben j'irai les retrouver !

Jeanne : Non, je ne puis le faire ! Je ne veux pas l'abandonner, lui le père coupable ! Il est bon mais il est faible ; si je l'abandonne il est perdu ; tandis qu'en restant près de lui, je tenterai de le sauver !

Lucette : Vous aimez mieux souffrir !

Jeanne : Oh ! Que m'importe ! Un peu plus, un peu moins *(elle fait un geste de découragement)*

Lucette : Comment qu'importe ? Mais lui *(elle indique le berceau)* l'innocent petit être, si vous le perdez en voulant sauver son père !

Jeanne : *(se levant)* C'est vrai ! Cher petit ange ! Comment vivras-tu si je n'ai pas de quoi t'acheter du lait ? *(joignant les mains)* Mon Dieu ! Mon Dieu ! Où donc est mon devoir ?

Lucette : *(se grattant la tête)* Y aurait p't'ête un autre moyen d'arranger les choses !

Jeanne : Dîtes, dites vite !

Lucette : Si vous leur écriviez à vos parents en leur disant que vous êtes malheureuse, que vous souffrez, vous et votre enfant !

Jeanne : Jamais !

Lucette : Pourquoi ?

Jeanne : *(secouant la tête)* Oh ! Non, jamais je ne leur dirai que je suis dans le dénuement après leur avoir dit tant de fois que j'étais si heureuse

Lucette : Eh bien ! Mais c'est si vite changé !

Jeanne : Maman est venue il y a trois semaines et j'ai encore pu lui cacher notre misère, mon père ne sait pas que Georges ne travaille plus, et Louise ignore que dans huit jours son filleul n'aura sans doute plus de lait pour vivre !

Lucette : Vous voyez bien, il faut leur écrire !

Jeanne : Jamais ! Jamais !

Lucette : Voulez-vous que j'aille les prévenir ?

Jeanne : Oh non ! Encore moins !

Lucette : (faisant mine de sortir) Eh ! Bien souffrez donc, mais ne venez pas vous plaindre et puisque vous ne voulez pas d'aide de votre famille, je ne ferai plus rien pour vous ! (à part) Pauvre femme, Quel courage !

Jeanne : (implorant) Oh ! Ne m'abandonnez pas, mère Lucette, peut-être trouverai-je un moyen ? J'ai eu de grands torts envers ma famille ! J'en suis bien punie !

Scène V

Personnages : Les mêmes – Louise

Louise : (arrivant à l'improviste) Oui tu es bien punie, bien plus que tu ne le mérites !

Jeanne : (se levant et l'embrassant) (surprise) Est-ce possible ? C'est toi grande sœur chérie !

Lucette : (sortant, à part) ça s'arrange allons tant mieux.

Louise : Mais oui, j'ai reçu ta lettre hier soir et ce matin je suis partie par le premier train.

Jeanne : (l'embrassant à nouveau) Ah ! Merci d'avoir compris ce que je ne voulais pas te dire, merci d'être venue !

Louise : Pauvre sœur !

Jeanne : tu as compris que je souffrais, que j'étais bien malheureuse.

Louise : C'est à dire que je m'en suis doutée !

Jeanne : Ah !

Louise : Mais j'en ai eu la certitude par les racontars qui courent le pays.

Jeanne : Comment, on le sait déjà aux Épinettes ?

Louise : Tu peux bien le penser.

Jeanne : Et nos parents ?

Louise : Ils ne le savent pas, ou tout au moins, ils ne le savaient pas encore quand je suis partie

Jeanne : Ah, tant mieux ! Ils l'apprendront toujours trop tôt ! Pauvre papa, chère maman, pourquoi n'ai-je pas écouté vos bons conseils ? (elle pleure)

Louise : Allons, console-toi, puisque je suis là ! Ils oublieront tout va !

Jeanne : Il est des choses qu'on ne peut oublier !

Louise : (mettant la main sur son cœur) (à part) Hélas ! (à Jeanne) Mais si, tout s'oublie, le temps efface toute chose !

Jeanne : (reprenant) Ces bruits, ces racontars, dont tu me parles, ils sont vagues ? Ils ne précisent pas ?

Louise : On dit que Georges s'enivre et te bat.

Jeanne : Simplement ?

Louise : C'est déjà trop !

Jeanne : Alors tu ne sais pas tout ! Tu ne sais pas qu'il ne travaille plus, que nous n'avons que des dettes et plus rien, plus d'argent, plus de feu, plus de pain et bientôt plus de lait pour mon enfant ?

Louise : Si je sais tout cela ! J'étais ici, sur le palier, lorsque la laitière est venue. J'ai vu la mère Lucette t'apportant un œuf et du lait chaud, J'ai tout entendu !

Jeanne : Et moi qui vous avait tout caché

Louise : Tu as eu tort ! Mais maintenant rien ne te manquera, puisque je suis là

(On entend des pas dans l'escalier et des voix avinées chantant « Encore un ptit verre de vin, etc.... »)

Jeanne : Voilà Georges, il est encore ivre le malheureux ! Cache-toi, il te battra.

Louise : Me battre ! Ah ! Jamais ! Qu'il essaie de lever la main sur nous !

Jeanne : Cache-toi vite, le voilà ! *(elle la pousse derrière un porte manteau)*

Scène VI

Personnages : Jeanne - Louise - Georges - Émile

Georges : *(entrant)* Ah ! Nous y v'la !

Émile : *(gouaillant)* Dis donc c'est pas trop tôt, c'est rien dur pour monter à ton poulailler :

Georges : Ce qu'y fait chaud ! Eh ! La même apporte-nous donc un Pernod.

Émile : Ouais, ça me va un Pernod, y'a que ça pour me consoler moi *(il s'approche de Georges)*
Pas vrai vieux camarade, c'est pour se consoler qu'on prend la cuite tous les deux ?

Georges : *(hébété)* Oui... C'est... pour se consoler !!!

Émile : c'est grâce à moi, hein, si tu chasses le cafard.

Jeanne : *(lui montrant le poing)* *(à part)* Ah ! L'infâme, c'est lui qui l'entraîne !

Georges : Pauv' vieille branche !

Émile : *(se dirigeant vers le berceau)* Tu vois Gorges, ta misère à toi : ça vient de là *(il indique le bébé)* C'est ce quenaille là qui t'a tout pris. C'est pour ça et pour ta femme, une feignante, qu'y faut que tu trimes toute la semaine et c'est pour ça qu'y faudrait pas que tu boives ! Allons donc. *(Il fait le geste de frapper)*

Jeanne : *(se levant d'un bond)* Ah ! Misérable, ce n'est pas assez d'avoir débauché mon mari, il faut encore venir m'insulter chez moi, il faut insulter mon enfant !

Georges : De quoi que tu te mêles ? Mimile a raison. Donne-nous une thune, on a soif et il faut qu'on aille boire !

Émile : *(se reculant)* Ca va la même, on le bouffera pas ton chérubin ! Tu viens Georges, moi je paye une verte.

Georges : Je te suis...mais j'ai pas le rond. Allons la cocotte allonge une thune

Jeanne : Malheureux, tu n'as pas honte de me demander de l'argent c'est toi qui devrais m'en apporter... quand je meurs de faim et de froid !

Georges : Qui que ça me fait à moi ! Quand j'ai bu j'ai pu le cafard !

Émile : laisse-la causer ! Elle est à rebours ta pigeonne (*il entr'ouvre la porte*) Tu viens ?

Jeanne : (*se précipite sur lui et le pousse brusquement. On entend un bruit de chute dans l'escalier*)- Eh bien vas donc canaille !abject individu ! C'est toi qui l'as perdu mon Georges ! (*elle referme la porte*)

Scène VII

Personnages : Jeanne et Georges

Georges : (*se dirigeant vers la porte*) Ben quoi, Mimile, tu m'attends pas, Allons toi la môme, laisse-moi passer, ou gare aux coups de torchon.

Jeanne : (*se campant devant lui*), Non tu ne sortiras pas !

Georges : (*se reculant*) Ah ! ...je...ne...sortirai pas ?

Jeanne : Non !

Georges : C'est toi qui commandes maintenant ?

Jeanne : Écoute-moi, Georges !

Georges : J'ai...J'ai...pas le temps !

Jeanne : Que vas-tu faire ? Boire, t'enivrer encore davantage ?

Georges : Et bien oui ! Je vais boire...puisque y a que quand je suis saoul que j'oublie ma misère.

Jeanne : Ta misère ! Mais si tu travaillais comme autrefois, nous ne serions plus dans la misère. Nous étions heureux avant que tu n'aies roulé sur la pente fatale !

Georges : Travailler moi, pour acheter des robes à madame, des dentelles au poupon, payer des séances au cinéma, des garnitures par ci, des garnitures par là ! Et pis n'avoir rien à crouter ! Non ! Non ! C'est passé ce temps là ! Moi je travaille plus ! Je vais m'échiner pendant que tu fais la noce ! Ah Non ! Mais chez qui ?

Jeanne : (*a part*) Faire la noce, Dieu sait comment !
(*à Georges*) Tu vois bien que tu déraisonnes, écoute-moi !

Georges : Je n'ai pas le temps. Y a que le pinard qui me console ! Laisse-moi passer, Mimile m'attend.

Jeanne : Je te dis que tu ne passeras pas !

Georges :(*la menaçant*) Non mais des fois, tu veux te faire balancer ?

Jeanne : (*joignant les mains*) Georges ! Georges !

Georges : (*s'élançant sur elle*) Eh ben, t'en veux, t'en auras ! (*il fait mine de la frapper*)

Scène VIII

Personnages : Les mêmes et Louise

Louise : (sortant brusquement de sa cachette) Misérable ! (Elle le prend à la poitrine et l'envoie rouler sur le parquet)

Jeanne : Ah ! Le malheureux ! Sans toi, il me battait encore !

Louise : L'infâme !

Jeanne : Pardonne-lui, il n'a plus sa raison.

Louise : Ce n'est pas une excuse ! Tu vas quitter cette maison dès ce soir, je t'emmène chez nous !

Jeanne : Toi aussi tu voudrais que je l'abandonne à cet homme, à cette brute qui l'a entraîné C'est lui qui l'a fait chasser de l'usine et tu voudrais que je laisse mon Georges en telle compagnie. Il est pourtant pas méchant à jeun, tu le sais bien !

Louise : (à part) A-t-il changé le malheureux !
(à Jeanne) Mais non nous ne l'abandonnerons pas, il faut l'emmener avec nous, l'arracher à cette fange où il va s'enliser, il faut le sauver quand il est encore temps !

Jeanne : Oui mais le voudra-t-il ? (elle va vers lui.)

Louise : Il le faudra (à part) J'en souffrirai pourtant, mais tant pis !

Jeanne : (se penchant vers lui) Mon Dieu il est évanoui !

Louise : Bast, il cuve son vin (elle s'approche)

Jeanne : Non il revient à lui !

Georges : (se relevant lentement) Où suis-je ?

Jeanne : Mais tu es chez nous, tu vois, je suis là

Georges : C'est toi ma Jeanne ! Ah que j'ai mal à la tête ! J'étais encore ivre sans doute ?

Jeanne : Ce n'est rien ! Allons, relève-toi

Georges : (se levant) Pauvre Jeanne, comme j'ai dû encore te faire pleurer ?

Louise : Vous devriez avoir honte plutôt !

Georges : (Surpris, se frottant les yeux) Je ne suis plus ivre ! C'est bien vrai c'est toi Louison qui est là ?

Louise : Heureusement pour Jeanne ! Si je n'avais pas été là, je ne sais pas ce qu'elle serait devenue

Georges : Pardonne-moi Jeanne ! Je suis un misérable ! (se frottant les yeux) Ah oui, je crois me souvenir...j'ai bu avec Émile mais qu'avons-nous fait depuis ? Qu'est-il devenu ? Où suis-je passé ? Je n'en sais rien !

Louise : (indignée) Ce que vous avez fait ? Vous êtes venus insulter Jeanne, lui demander de l'argent, la menacer et elle a chassé votre infâme compagnon !

Georges : Où est-il ?

Jeanne : Je l'ai envoyé rouler dans l'escalier !

Georges : Il faut aller le chercher ! C'est un copain ! (*il fait mine de sortir*)

Jeanne : (*le retenant*) Laisse-le !

Louise : Vous devriez avoir honte de fréquenter pareille compagnie !

Georges : Lui seul m'est fidèle, tous mes anciens camarades d'atelier se détournent de moi.

Louise : Fidèle dans la débauche, quel mérite ! C'est honorable.

Jeanne : Louise ! Ne le gronde pas !

Louise : (*continuant*) et cela vous étonne que les bons ouvriers ne fraternisent pas avec ceux qui ont pour compagnons de tels individus ?

Georges : Oh ! Ce n'est pas le mauvais garçon, mais il ne peut pas sentir les patrons et moi, les patrons ne peuvent plus me sentir ! C'est pourquoi on est bons camaros Mimile et moi !

Jeanne : Fuis cet homme Georges, il t'a fait déjà beaucoup trop de mal il faut s'arrêter quand il n'est pas trop tard encore !

Georges : (*d'un ton las*) Je ne trouve plus de travail ! Personne ne veut plus de moi !

Louise : Comment vous le bon ouvrier d'autrefois, vous qui gagniez 25 francs par jour, il y a un mois encore, aujourd'hui vous êtes incapable de gagner non seulement la vie de votre famille, mais la vôtre !

Georges : (*amèrement*) Quand je gagnais 25 francs par jour, nous n'en avions pas assez pour vivre, ce n'est pas avec la moitié que nous nous en sortions !

Jeanne : Tu es injuste Georges, à ce moment là nous vivions largement, et avant la naissance de notre enfant, nous avions quelques économies

Georges : Elles ont été vite envolées !

Jeanne : C'est vrai ! Mais jusque là nous avons vécu un peu en prodiges, depuis deux ans nous avons eu tant de bonheur !

Georges : Cela a bien changé !

Louise : Par votre faute !

Georges : (*la reprenant*) Par ma faute ! Peut être ? Pour une part, mais pas la plus grande.

Jeanne : Non ce n'est pas ta faute, j'ai été coquette. C'est vrai

Georges : En ce temps là, nous avions de l'argent, mais depuis ce n'est pas ta faute, ce n'est pas la mienne si tu as été malade !

Jeanne : Oh ! Non !

Georges : S'il nous a fallu payer le médecin, les médicaments

Jeanne : ... Le lait de petit Pierre.

Georges : C'est lui la cause de toutes nos peines !

Louise : Il serait la cause de vos joies si vous le vouliez bien !

Georges : S'il n'y avait qu'à vouloir !

Louise : Si vous ne pouvez pas vivre dans cette ville qui vous attirait tant, revenez au pays natal. Aux Épinettes le travail ne manque pas, nous n'avons plus de charron depuis votre départ.

Jeanne : Comme il ferait bon d'y retourner vivre

Georges : Il fallait y rester quand nous y étions ! Maintenant je n'ai plus d'outils plus de clientèle. J'ai vendu ma maison et mon carré de jardin. Je n'ai plus rien

Louise : C'est vrai ! Plus rien que le souvenir de ceux qui ne sont plus !

Georges : Et puis tant que mon beau-père ne m'aura pas pardonné !

Louise : Oh ! Il pardonnera, soyez en sûr. Il l'aurait déjà fait si vous lui aviez demandé de venir voir son petit fils !

Jeanne : (*à part*) Pauvre père, tu es si bon !

Louise : Revenez chez nous ! La maison est grande, le travail ne manque pas, vous aiderez mon père, Jeanne se remettra bien vite et petit Pierre sera bien soigné par sa marraine et par sa Néné.

Georges : Aider mon beau père, c'est très joli, mais on se moquera de moi au pays !

Louise : On ne se moque pas de ceux qui se sont trompés et qui veulent reprendre la bonne route !

Georges : je vais aller cultiver ses terres et dans un an moins peut-être, un autre gendre me chassera.

Louise : (*secouant la tête*) je ne le crois pas ! Mais en admettant que ce soit vrai, dans un an, arraché au milieu où vous vivez, fortifié physiquement et surtout moralement par la vie au grand air, oubliant tout dans le travail vous serez redevenu ce que vous étiez jadis : un honnête homme et un brave ouvrier ! La terre rénove tout ! N'est-ce pas elle chaque année qui sur les vieux chaumes fait croître une moisson nouvelle ?

Jeanne : Louise a raison, Georges ! Il faut l'écouter

Georges : Tu renoncerais à tout le bien être que nous avons ici, à tous les plaisirs que tu avais tant désirés ?

Jeanne : Oh oui ! J'y renonce de grand cœur, j'en ai trop souffert !

Georges : Pauvre Jeanne, comme tu as changé ! (*il l'embrasse*). C'est promis je ne boirai plus, je vais chercher à m'embaucher dès ce soir, et si l'on me rebute, eh bien ! Nous partirons aux Épinettes, on se moquera de nous, mais qu'importe !

Louise : A la bonne heure, voilà qui est digne d'un brave homme, Georges, j'oublie ce que j'ai vu tout à l'heure (*elle lui tend la main en sortant*). Tu mettras le couvert Jeannette, je vais aux provisions. (*Elle sort*)

Scène IX

Personnages : Jeanne - Georges

Jeanne : (mettant le couvert) Ah le bon déjeuner que nous allons faire ! Quel bon repas, en famille ! Aujourd'hui j'ai faim et je me sens revivre, chère Louise tu as apporté un rayon de soleil dans notre ciel plein d'orage !

Georges : Aime-la bien ta grande sœur, ma Jeanne. Sais-tu que j'ai été son fiancé pendant plus de 2 ans !!!

Jeanne : (étonnée) Comment !!!

Georges : Mais oui ! Et je l'ai délaissée pour t'épouser lorsque tu es rentrée de pension, parce que tu étais plus brillante et que je faisais des rêves ambitieux !

Jeanne : Pauvre sœur ! Elle ne m'a rien dit ! Jamais un mot de réprobation, n'est sorti de ses lèvres ! Elle a tout souffert dans murmurer !

Georges : Désormais j'aurai deux fautes à me faire pardonner, ce ne sera pas trop du reste de ma vie pour effacer les taches de la première moitié !

Jeanne : Travaille et espère mon Georges. Tout s'efface, tout s'oublie. Si la ville pour nous n'a plus de pain, nous reviendrons aux champs ! C'est là le bonheur que nous avons fui ! Louise ne nous l'a-t-elle pas dit ? La terre rénove tout ! (elle l'embrasse)

RIDEAU

« La brute »

IVème Tableau

Même décor qu'au précédent

Scène I

Personnages : Jeanne et Louise

(Au lever du rideau, les deux femmes sont assises près de la fenêtre et parlent gaiement)

Louise : (s'interrompant et tirant sa montre) Voilà déjà quatre heures il va être temps de me diriger vers la gare !

Jeanne : Quatre heures déjà...comme le temps fuit aujourd'hui.

Louise : Pourtant bien des choses se sont passées depuis ce matin.

Jeanne : Il me semble que c'est un mauvais rêve qui vient de finir. Grâce à toi, grande sœur.

Louise : N'en parlons plus, le passé est mort, vivons le présent et ayons confiance en l'avenir.

Jeanne : Es-tu bien convaincu de ce que tu me dis là ?

Louise : (étonnée) Et pourquoi ? Douterais-tu de moi ?

Jeanne : Oh non ! Tu sais bien que je n'ai jamais douté de toi !

Louise : Je pourrais le croire cependant !

Jeanne : Est-il vrai que le passé soit mort pour toi ?

Louise : (*à part*) Mon Dieu saurait-elle tout ?
(*à Jeanne*) Je ne te comprends pas (*on frappe*)

Scène II

Personnages : Jeanne - Louise - Lucette

Jeanne : Entrez !

Lucette : (*arrivant tout essoufflée*) Ah ! Mam'selle Louise, n'est pas encore partie ! Tant mieux !

Louise : Pourquoi mère Lucette. Avez-vous quelque chose à me confier, une commission, un paquet ?

Lucette : Non, j'ai rien de tout ça ! Mais pasque vous emmènerez vot' sœur et le petit !

Jeanne : M'emmener !

Louise : Et où ?

Lucette : ben chez vous pardi, chez vos parents !

Louise : Chez nous !

Lucette : Eh oui ! Je crois que ce sera le plus prudent.

Jeanne : Plus prudent ! Qu'y a-t-il ?

Louise : expliquez-vous mère Lucette !

Lucette : (*secouant la tête*) Ah ! Ce que j'ai à vous dire n'est point gai vous savez mes enfants !
Georges !!!

Jeanne : (*l'interrompant*) Que se passe-t-il ? Lui est-il arrivé accident ?

Lucette : Heu ! Heu ! Un accident comme à l'habitude pardi !

Louise : Comment ? Il est ivre !

Jeanne : Ce n'est pas possible !

Lucette : Oui, il tient une de ces cuites ! Avec deux ou trois acolytes, ils se sont battus tout à l'heure.

Jeanne : Où ?

Lucette : Aux trois Filous, y z'ont cassé des carreaux et le patron les a mis dans la rue.

Jeanne : Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible ?

Louise : Après déjeuner, lorsqu'il nous a quittées, pour chercher du travail, il avait pourtant de bonnes résolutions et nous avait promis de ne plus boire !

Lucette : Je l'avais trouvé tout changé aussi, et je me disais « tiens mam'selle Louise, a ramené les beaux jours à la maison. Tant mieux sa pauv' sœur en a ben assez vu depuis queque temps ! »

Jeanne : Je le croyais aussi, j'avais foi en sa parole !

Lucette : Il était peut-être sincère en vous quittant, mais dans la rue il a trouvé cette espèce de voyou que vous avez envoyé rouler dans l'escalier ce matin et c'est lui qui l'a emmené « aux trois filous », je les ai vus partir ensemble !

Jeanne : *(avec colère)* Cet homme, toujours cet homme ! Il m'a volé mon Georges, il m'a pris mon bonheur... l'infâme !

Louise : Georges ne se relèvera pas si on le lui abandonne ! Il est trop faible le malheureux ! Prépare ce que tu veux emporter Jeanne ; nous avons encore vingt minutes, avant le départ du train !

Jeanne : Emporte petit Pierre ! Chez nous il ne manquera de rien ; moi je reste avec Georges ! Je veux lutter encore.

Louise : Que feras-tu malheureuse ? Tu achèveras d'user ta santé et c'est tout ! En venant chez nous, Georges te suivra quand il sera dégrisé, s'il lui reste un peu de cœur et s'il a assez de caractère pour le faire !

Lucette : Mam'selle Louise a raison. Faut partir Madame Perrot !

Jeanne *(avec force)* Non je ne veux pas l'abandonner !

Lucette : Vous avez tort !

Jeanne : Tant pis !

Lucette : Allons vite, décidez vous ! Les voilà !

Jeanne : Non !

(On entend un bruit de dispute, puis des pas mal assurés dans l'escalier)

Louise : *(qui regarde à la porte)* Oh les brutes. Qu'ont-ils fait ?

Lucette : Partez, partez vite ! Vous voyez bien qu'ils sont furieux ! *(elle sort)*

Scène IV

Personnages : Louise - Jeanne - Georges - Émile

Les deux hommes tout ensanglantés font irruption dans la chambre en bousculant et chantant un refrain d'ivrogne.

Jeanne : *(allant au berceau et prenant le poupon)* Mon petit ! Emporte mon petit, Louise ! Et sauve-toi !

Louise : Je ne partirai pas sans toi *(à Georges)* C'est ainsi que vous tenez vos promesses ! Vous êtes toujours un homme de paroles, allons !

Georges : Ça va bien toi ! Faut pas nous la faire à l'oseille tu sais...ou ben ça va barder !

Émile : *(essayant de chanter)* « Ca va barder prépare ton matricule... ! »

Jeanne: Georges ! Georges !

Georges: Eh! Ben me v'la, qui que tu me veux toi encore ?

Jeanne : Où sont tes bonnes résolutions de tantôt ? (*à part*) et j'y avais crû, insensée que j'étais

Émile : (*à Jeanne*) ça va, ça va ! (*à Georges*) On s'est tabassé pas vrai, mais le loupot l'était pas de taille : t'as vu Georges si Mimile y connaît le coup, hein...t'as vu ça ?

Jeanne : (*à part*) Il va en faire un bandit !

Louise : Puisque vous persévérez dans le vice et dans la débauche, j'emmène Jeanne chez nous

Georges : T...t...t t'emmènes rien du tout ! Je suis le patron moi ! Elle doit m'obéir !

Louise : Vous êtes indigne d'être obéi !

Georges : Je veux qu'elle reste et elle restera (*il frappe du pied*) ou gare (*il fait un geste de menace*)

Émile : T'as raison Georget fais-zeur voir qu'on n'est pas des froussards, on se dégonfle pas nous autres !

Jeanne : (*se ruant sur lui et le giflant*) Tiens dégonfle ça bandit !

Louise : Laisse-les ! Laisse-les ! Tu les rends plus furieux encore ! Viens ! Partons vite !

Émile : (*revenant vers Jeanne, mauvais*) Ah ! Tu vas te faire sortir, toi, tu vas voir !

Georges : (*à Louise*) Toi qu'étais si fière autrefois et qui m'a fait attendre si longtemps, débarrasse moi le parquet...Je veux plus te voir là... (*Il la bouscule*)

Louise : Vous ne m'y verrez pas longtemps !

Georges : (*continuant*) Tu m'as collé ta frangine, qui ne vaut pas une roupie ! Ça ne sait rien faire, ça connaît que la bombe, allez charroyez-moi tout ça... (*il les bouscule et Louise se trouve sortie*)

Jeanne : (*tenant son enfant dans les bras*) Georges, Georges, pitié ! Pitié pour ton enfant !

Emile : Pas de sentiment... ça va !

Georges : (*la bousculant*) Faudrait qu'on se tue au boulot pour faire vivre tout ça, allez... allez...vermine (*il la pousse dehors*)

Emile : Eh ben ! Maintenant, on va pouvoir faire la noce !

RIDEAU

III^e ACTE

« Dernier refus »

Vème TABLEAU

*L'action se passe à la campagne, de nos jours.
Le décor représente un intérieur de maison campagnarde avec un berceau.*

Scène I

Personnages : Constance (la grand'mère)- le docteur

*Au lever du rideau la grand'mère est assise auprès du berceau et tricote des bas
(se penchant sur le berceau)*

Constance : Cher petit megrin, faut o bé que ton père sège mauvais per aveur foué ce que l'a fait ! Ta mère s'en remettra-t-elle seulement ? Qu'éto qu'o va n'en dire le médecin ?

Le docteur : (arrivant, parle avec Louise) Vous allez mettre des compresses bien fraîches sur les tempes et les renouveler, je reviendrais tout à l'heure.

Louise : (dans l'entrebâillement de la porte) Oui M. le Docteur. En attendant, voulez-vous voir si le petit n'est point souffrant ? (elle sort)

Constance : Le dort bien trejou !

Le docteur : Bonjour mère Constance, ça va toujours cette santé ?

Constance : Eh ! Oui m'sieu le docteur, trejou son petit train ! On ne marche point vite, mais on se traîne tout de même !

Le docteur : Si je n'avais pas de meilleures clientes que vous, il ne me resterait plus qu'à faire mon paquet !

Constance : O n'est sans doute poué per leur piaisi que le meinde vous fasont venir ? Mein y vous ai jamoué fait appela, pacque Dieu merci, y'ai pas core yu b'sin de vous.

Le docteur : Eh ! Bien, c'est une bonne affaire ! Ce n'est pas pour vous fâcher que je vous dis ça, vous savez mère Constance !

Constance : Y ai trejou entendu dire à mes défunts meindes qu'o v'lait meu paya le boulangea que le médecin !

Le docteur : Il fait pourtant plus de visites !

Constance : Oui mais a sont pas si chères ! Y cré ben quand y avez b'sin de vous qui n'aré pu longtemps à paya le boulangea !

Le docteur : Ça dépend ! Quel âge avez-vous ?

Constance : 76 ans passés do 15 de Mars !

Le docteur : Bast, 76 ans, solide comme un roc, vous en avez encore pour 20 ans !

Constance : V'lez vous me les garantir su contrat m'sieu le docteur ?

Le docteur : (riant) Si j'en avais le pouvoir !!!

Constance : Oh ! Pis y ai poué b'sin de vivre si longtemps ; y en ai trop vu depis thièques annailles ! Creyez-vous qu' o v'drait pas meu qui sèje morte que de saveur core ce qui s'a passé hier ?

Le docteur : C'est triste, en effet, mais que voulez-vous, le sort noue réserve tant de mauvais coups, qu'il faut bien en prendre son part !

Constance : Y a 5 ans déjà, quand mon petit fail est mort là-bas, dans la Somme, o m'a donné un coup thi (*elle indique sa poitrine*) y sais pas queime y' ai résisté, le pove grand-père, li, n'a pas pu s'en remettre ! O l'a emporté, dame son petit fail, son Jules, o l'était tout s'n'espoir... L'était si travailleur, si honnête, tellement bon, et pis... l'était le derna do nim et asteur que le n'est pu, personne le portera thio nim de Guéraud, un nim qu'était connu et respecté dépis do siècles !!! Dame, quand ont avait parlé dos Guéraud, de l'Épinette ! Qu'éto qui les queneussait pas dans l'pays ?

Le docteur : Beaucoup de familles comme la vôtre ont été éprouvées et endeuillées à jamais par l'affreuse tourmente !

Constance : O n'en n'a pas quemme la noutre M'sieu l' docteur ! Avec ce qui nous arriv asteur ; Vous creyez qu'o ne vedrait pas meu être sous la terre que d'être dessus ?

Le docteur : Mais non voyons ! Vous rendez encore bien des services ! Vous ne donnez pas de peine !

Constance : (*soupirant*) O n'a bé assez qu'en dounant sans mein !

Le docteur : Votre petite fille est malade, mais elle guérira !

Constance : Es-to sûr ?

Le docteur : Je l'espère, tout au moins, et son mari reviendra à de meilleurs sentiments

Constance : Si o n'avait dépendu que de mein, le l'aret jamais yu, le m'a jamoué convenu, le fasait trop de manières o pouvait pas dura. Ah ! Si les jeunes m'avaient écouta, o ne s'rait p'ête pas ou qu'o n'en est aneut ! Mais bast ! Les vieux on les écoute pas, on dit que le radotont et on se moque de z'eux !!!

Scène II

Personnages : Les mêmes – Louise

Louise : (*arrivant*) M. Le docteur, j'ai mis des compresses et maman les renouvelle, car elles sont brûlantes aussitôt mises !

Le docteur : La fièvre est forte, après une telle secousse je craindrais pour la raison.

Constance : Ah ! O serait bé le reste asteur si a n'en devenait folle !

Louise : Ce ne serait point surprenant qu'elle ait perdu la tête après tout ce qui s'est passé !

Le docteur : Je ne crois pas ! Jusqu'à maintenant, ses yeux ont conservé leur éclat naturel, mais la congestion cérébrale qui s'est déclarée a besoin d'être combattue rapidement. Elle peut se prolonger plusieurs jours, et tant que la fièvre ne sera pas tombée, je ne puis me prononcer.

Louise : Elle délire toujours et demande son enfant.

Constance : Fedrait p'tête li emporta, en le revoyant o l'a remettrait p'tête ?

Le docteur : C'est tout à fait le contraire, ma brave dame, il ne lui faut pas d'émotions car le cœur est atteint aussi et peut-être plus gravement que le cerveau !

Constance : Faut'o bé !

Le docteur : J'ai même défendu de lui parler, vous sous souvenez mes prescriptions Mademoiselle ? (*il se tourne vers Louise*)

Louise : Oh ! Oui ! Soyez sans crainte, M'sieu le docteur

Le docteur : D'ailleurs je vais la revoir tout de suite, et je reviendrais avant la nuit (*se dirigeant vers le berceau*) Et le loupot là, il n'a pas l'air de se trouver désorienté

Constance : Depis qu'la biberonné, l'a trejou dormi.

Le docteur : (*regardant dans le berceau*) S'il n'y a que les quelques égratignures qui paraissent au visage, ce n'est rien ! (*à Louise*). Vous les laverez simplement avec un peu d'eau bouillie.

Louise : Il ne paraît rien sur le corps, Si vous voulez voir ?

Le docteur : C'est inutile ! Il dort, laissez-le ! La respiration est régulière, tout paraît normal ! Si la maman ne me donnait pas plus d'inquiétudes !!! (*à part*) J'ai bien peur pour elle (*il hoche la tête et sort avec Louise*)

Scène III

Personnages : Constance - Félix

Constance : (*s'asseyant*) L'est bon garçon m'sieu le docteur, paraît même que l'est bon médecin mais ça c'est des gens le moins qu'on en a besoin vaut le meu (*on frappe*). Alleins, qu'éto core thieu ? (*elle crie*).Entrez

Félix : (*entrant*) Bonjour mère Constance, vous allez bien ?

Constance : (*bienveillante*) Té o l'est toué mon valet, assiste den !

Félix : Je viens prendre des nouvelles de Jeanne, on m'a dit qu'elle était ici et très gravement malade.

Constance : Ah ! Et qu'éto qui ta dit thieu ?

Félix : Qui me l'a dit ? Mais tout le monde en parle ! On a vu Louise hier soir revenir seule de la gare et y retourner en voiture avec son père, pour ramener Jeanne, incapable paraît-il de faire le chemin de la gare aux Épinettes !

Constance : A n'en aret bé été incapable en effet !

Félix : Il y a longtemps que je savais ce qui se passait, et ce qui est arrivé ne m'a guère surpris ! Pourtant j'ai connu Georges Perrot comme un brave garçon et nous étions même bons amis lorsqu'il était charron aux Épinettes.

Constance : L'aret meu fait d'y rechta au lieu de s'en alla travailla dans thiés autos, mais l'a trejou été ambitionnoux, et pis y paraît que le gagnait tout pien pu grou qu'à fouère dos thieus ou bé do ranches de charrettes. Faut crare que le gagnait poué core assez puisqu'o ne suffisait pas

Félix : En ville si l'on gagne davantage, l'argent se dépense bien plus vite que chez nous.

Constance : Tant pu o s'en gagne, tant pu o s'en mange pardi. Mon brave bouhoume de père avait coutume de dire que thio qui savait au matin combé que l'aret au sa, ne venait jamais riche !

Félix : Il avait peut-être raison !

Scène IV

Personnages : Les mêmes – Louise

Louise : Grand'mère, il est temps bientôt de donner le biberon à Petit Pierre.

Constance : (*Regardant l'horloge*) V'la bé 2 heures bétout que l'a tété, mais la trejou dormi dépis o me pèse de le réveilla.

Louise : (*Allant vers le berceau*) Il le faudra pourtant bientôt ! (*Apercevant Félix, elle lui tend la main*) Tiens bonjour Félix, vous m'excuserez, je ne vous avais pas vu !

Félix : Vous avez d'autres préoccupations évidemment !

Louise : Oh ! Oui, beaucoup et même des occupations dont je me serais bien passée vous savez !

Félix : Et Jeanne, comment va-t-elle ?

Louise : Le médecin n'a pas encore bien pu se prononcer, il craint une fièvre cérébrale !

Félix : Pauvre Jeanne (*se levant*) C'est son enfant (*il va au berceau*) Quel beau poupon !

Constance : Y m'en va prépara son biberon, te l'veilleras Louise (*sortant (à part)*) V'la un p'ti fail que me y en aret rêvé ien, honnête, économe, travailleur, et Louise n'en vut pas ! La situation de sa sœur devrait pertant bé li ouvri les ails ! Si a l'était fine de le preindre ! (*Elle sort*)

Scène V

Personnages : Louise – Félix

Louise : Je ne m'attendais pas de vous trouver là.

Félix : C'est possible !

Louise : Votre présence ici me surprend !

Félix : Elle n'a cependant rien de surprenant !

Louise : Il me semble que si pourtant

Félix : Je ne crois pas ! Et vous vous doutez certainement pourquoi je suis venu ?

Louise : *(d'un air détaché)* Ma foi non, je ne vois pas !

Félix : Vous ne voulez pas voir !

Louise : Je vous assure !

Félix : Eh ! bien, puisque vous me forcez à vous le dire. Louise je suis venu ici parce que je vous aime.

Louise : J'attendais cette réponse ! Vous vous rappelez la mienne il y a deux jours ?

Félix : Je ne me souviens plus !

Louise : Je vous ai dit que je n'étais pas du tout décidée à me marier et maintenant moins que jamais, je n'ai pas le droit de vous écouter !

Félix : Oui mais moi j'ai bien le droit de vous le dire ! J'en ai le devoir ! Les gens causent du malheur de votre sœur que m'importe leur opinion ! Puisque vous, mon idole, vous êtes toujours telle que je vous avais rêvée ! Si votre beau-frère s'est déshonoré, si sa mauvaise tenue et son inconduite ont entaché la famille, vous n'en êtes pas responsable et je suis venu pour vous le dire.

Louise : *(lentement)* Je n'en suis point responsable, c'est vrai, mais notre famille en portera toujours les marques ! Croyez-moi Félix, oubliez-moi ! Plus tard vous pourriez vous reprocher peut-être d'avoir cédé à une impulsion !

Félix : *(vivement)* Cédé à une impulsion quand depuis si longtemps, vous êtes ma seule raison d'être ! Je ne vis que pour vous, mes pensées ne sont que pour vous ; alors que je travaille pour que vous ayez une vie plus heureuse et plus de bien-être !

Louise : *(lasse)* Il faut m'oublier !

Félix : Jamais !!!

Louise : Il le faut ! Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit, je ne ...me...marierai pas !

Félix : Vous ne m'aimez donc pas ?

Louise : Si c'est aimer quelqu'un que d'avoir pour lui une profonde estime et une amitié sincère ; oh ! si alors, je vous aime Félix. Et je vous le dis bien haut. Mais, l'amour qui rapproche deux cœurs, qui les fait battre à l'unisson ; l'amour qui provoque l'affection de deux êtres, leur communauté de vies, de sentiments et d'aspirations, celui-là, je ne l'éprouve point, car mon cœur ne bat plus !

Félix : Ce n'est pas sérieux.

Louise : Douteriez-vous de moi ?

Félix : *(avec force)* Si j'avais douté de vous, serais-je venu dans cette maison, alors que tout le village sait que votre beau-frère est un débauché qui a martyrisé sa femme et l'a mise dans la rue, quand personne n'ignore que Jeanne est ici mourante de douleur et de honte ?

Louise : *(à part)* De douleur et honte !

Félix : *(continuant)* Aurais-je osé franchir ce seuil si je n'avais eu pour vous l'amour le plus pur et la plus grande vénération ?

Louise : (*radoucie*) c'est vrai Félix !merci d'être venu... Mais hélas en échange de vos bonnes paroles, du réconfort que vous m'apportez ; dans la main que vous me tendez si charitablement je ne pourrai mettre la mienne !

Félix : Alors.... C'est fini...Vous me refusez ?

Louise : Je ne vous refuse pas !

Félix : Je ne comprends plus ?

Louise : Non je ne refuse pas votre amitié ! Elle m'est précieuse. Je vous demande au contraire, de me conserver toute votre estime et toute votre sympathie ! Nous resterons amis voulez-vous ? Mais je ne puis accepter plus !

Félix : Et Pourquoi ?

Louise : Je vous l'ai déjà dit !

Félix : Ce n'est pas une raison suffisante ! Dîtes plutôt que vous ne voulez pas de moi, que je vous déplaît, que je ne suis pas assez distingué ; je suis trop simple de mœurs et de langage (*appuyant*) parce que je ne suis qu'un rustre, un campagnard et il vous faudrait quelqu'un de plus brillant !

Louise : Taisez-vous Félix ! Taisez-vous !

Félix :...Quelqu'un qui portera beau et qui finira dans la boue comme Georges !

Louise : Libre à vous d'en penser ce que vous voudrez ! Mais vous me jugez bien mal pour me prêter de telles intentions et j'en suis peinée ! L'amour de la terre, du pays natal, des gens et des choses de chez nous, n'a-t-il pas toujours, tout primé pour moi ? Mes goûts n'ont-ils pas toujours été simples ? Et c'est bien mal me connaître Félix, que de parler comme vous venez de le faire !

Félix : (*implorant*) Pardonnez-moi Louise, je suis fou ! Mais c'est vrai, votre détermination est bien prise ? Vous ne vous marierez pas ?

Louise : Probablement pas !

Félix : Probablement ! Ah ! Vous voyez bien que vous ne me dites pas tout.

Louise : Et cela pour des raisons que je garde au plus profond de moi même !

Félix : (*interrogeant*) Une déception ? Une peine ?

Louise : Peut-être (*on entend les cris du bébé qui pleur - Louise va au berceau et prend le poupon - Félix*) Encore une raison si je n'en avais pas d'autres. Ce petit être, cet innocent puis-je l'abandonner ?

Félix : L'abandonner ? Mais sa mère ?

Louise : (*plus bas*) Sa mère... j'ai bien peur qu'il ne la connaisse jamais !

Félix : Serait-elle donc aussi gravement malade ?

Louise : Le médecin nous donne bien peu d'espoir et, si elle s'en remet, il lui faudra beaucoup de ménagements, car le cœur est sérieusement atteint !

Félix : (*montrant le poupon*) Vos parents prendront soin de lui !

Louise : Non ! Je suis sa marraine, cela me crée une obligation morale et sacrée, si je n'en avais une plus légitime encore ! C'est moi qui remplacerai sa maman si elle lui est enlevée.

Félix : Eh ! Bien, ce n'est pas un obstacle cela ! Il grandira entre nous deux et tous deux nous l'aimerons, nous veillerons sur lui ; au lieu d'une seule affection, il aura nos deux tendresses.

Louise : (*secouant la tête*) Non, vous n'oublierez jamais qu'il est le fils d'un ivrogne, que sa mère est morte de douleur et de honte (-c'est vous qui l'avez dit -) Je serai sa mère et c'est tout ! Je vous remercie de votre bon cœur Félix ; je n'en doutais pas ! Mais partez et...oubliez-moi !!! Adieu !

Félix : Vous me chassez !

Scène VI

Personnages : Les mêmes – Constance

Constance : (*apportant le biberon*) Alleins...alleins Louise pas de bêtises ! Doune moule marmaillin- Ma bouteille fera meu s'n'affouère que toutes vos sornettes, et pis cause meu que thieu à Félix, t'en trouveras jamoué un pu quinquenable. L'est sincère theu thi et o'n'a yère aneut !!!

(...traduction : il est sincère celui- là et il n'y en a guère maintenant !)

Louise : (*lui donnant le poupon*) Je dois savoir ce que j'ai à faire grand'mère. Ma résolution est prise ! J'ai dit que je ne me marierai pas ...je ne me marierai pas !!!

Constance : (*haussant les épaules*) Grande bête ! Faut-o-bè ? (*elle sort*)

Scène VII

Personnages : Louise- Félix – Le Père

Le Père : (*arrivant précipitamment*) Ah ! Tu ne te marieras pas, tu refuses Félix ! Et pourquoi donc s'il te plait ? Il me semble que j'ai le droit de le savoir ?

Louise : Ne vous emportez pas père ! Ces raisons je les ai dites tout à l'heure à Félix et vous les connaissez !

Le Père : (*à part*) Toujours cette plaie là, et rien à faire pour la fermer !
(*à Louise*) Songe pourtant que tu serais d'âge à te marier, maintenant !

Louise : Je ne serai jamais plus heureuse qu'auprès de vous, mon bon papa. (*elle l'embrasse*)

Le Père : (*attendri*) Oui mais nous n'y serons pas toujours et je voudrais voir auprès de toi un protecteur dévoué et sérieux. Félix aurait comblé mes vœux !

Félix : Merci M. Géraud de votre bienveillance pour moi !

Le Père : Diable, tu la mérites et tu en es digne. Allons Louise décide-toi et si tu veux faire plaisir ton papa dis « oui » bien vite !

Félix : Laissez-la M.Guéraud, ne forcez point sa volonté !

Louise : Oh ! Félix, ma volonté est bien arrêtée, vous la connaissez maintenant !

Félix : Il ne me reste plus qu'à partir, mais au moins j'aurai fait ce que mon cœur me commandait !

Le Père : (*le retenant*) Attends un instant ! (*se laissant tomber sur une chaise, se prenant la tête eux mains*) Ah, je suis donc maudit ! Maudite est ma famille !!! J'avais un fils...mon Jes...un brave enfant... Dernier espoir de la race et de mes vieux ans ! Pour lui je travaillais sans relâche, je voulais lui transmettre, encore agrandi le patrimoine que j'avais reçu en dépôt... Et il n'est plus... Il dort... là-bas.... Sous un tertre, je ne sais où, sous cette terre qu'il a voulu défendre et qui, finalement l'a gardé ; de mes deux filles, l'une est ici mourante, triste épave de la misère, l'autre...ma Louise, sur qui j'avais reporté toutes mes espérances, en qui j'avais mis toute ma foi !!! Louise, à son tour, m'abandonne !
(*il sanglote*)

Louise : Au contraire, père, Je vous reste !

Le père : Pas comme je l'aurais voulu ! Mais tu réfléchiras et tu verras que j'avais raison quand je te disais « Prends Félix et tu feras trois heureux ! »

Félix : J'attendrai ! Et quoi qu'il arrive je reste pour vous un fidèle ami, n'est-ce pas M. Guéraud ?
(*il lui serre la main*).

Le père : Oh ! Oui ! Mais j'espère mieux !

Félix : (*à Louise*) Non pas adieu, mais au-revoir.

Louise : Oui parce que nous sommes voisins. (*Félix sort*)

Scène VIII

Personnages : Le Père- Louise

Le père : Tu viens de me faire de la peine, tu sais Louise ! Et à ce pauvre Félix aussi

Louise : il le fallait père !

Le père : c'est vrai, tu ne veux pas te marier ? Ce n'est pas parce que Félix ne te plaît pas que tu l'as refusé ?

Louise : Oh ! Non ! C'est un brave cœur et il m'en a bien coûté de lui répondre de la sorte, mais je ne peux pas...non...je ne puis me marier !

Le père : C'est Georges, ce misérable qui en est la cause, il a pris ton cœur, il t'a trompée, comme il a trompé ta sœur !

Louise : Non père, il n'a pas trompé ma sœur, il ne m'a point trompée ! Je l'ai aimé, c'est vrai, mais lui ne m'aimait pas et il était sincère lorsqu'il a épousé Jeanne.

Le père : Pauvre Jeanne ! Elle a été trop faible, trop coquette aussi. Vois-tu Louise, il vaut mieux ne pas faire tant de manières et que ça dure !

Louise : Il est trop tard pour se lamenter, il faut agir ! Partez à Niort, père, dès ce soir faites la paix avec Georges et ramenez-le ici !

Le père : (*s'asseyant*) Faire la paix ! Céder, alors que j'avais raison ! Oh, non ! pas cela ! Pas cela
(*il pleure*)

Louise : Il le faut père ! Pardonnez !

Le père : Je ne peux pas !!! Je ne peux pas !!!

Louise : J'ai souffert autant que vous bon papa et mon cœur est brisé, mais il a pardonné ! je vais auprès de Jeanne, promettez-moi d'aller sauver Georges !

Le père : *(se levant)* Tu y tiens ?

Louise : Je le désire !

Le père : *(hésitant)* Eh ! bien va... Je lui pardonne

RIDEAU

ACTE IV

« Le Bouge »

VIème Tableau

*L'intrigue se déroule en ville de nos jours, dans un bouge qui a pour enseigne « Aux Trois Filous »
Au lever du rideau plusieurs buveurs sont attablés, une discussion s'élève et patron Rossard, intervient*

Scène I

Personnages : Rossard- Florent – Lulu – Jojo- Plusieurs buveurs et femmes.

Rossard : *(arrivant au moment ou tout le monde, debout, discute)* Allons pas de rouspétance, ou sans ça, je vous passe tous à la porte !

Lulu : Ça va bien, toi, la ramène pas, hein !

Rossard : Tu me parais bien mince, toi le freluquet ! *(il l'empoigne sur l'épaule)*

Jojo : *(se rebiffant)* Non mais alors, tu vas lâcher mon poteau, toi le mézigue ? *(il menace le patron du poing)*

Florent : *(s'avançant – aux buveurs)* Allons la paix vous autres *(à Rossard)* Toi patron, faut pas t'emballer comme ça !

Rossard : S'emballer avec des loupiots pareils !

Lulu : De quoi, de quoi !

Jojo : Des loupiots, ah !ah !

Rossard : Parfaitement des loupiots qui depuis ce matin sont attablés là et consomment à l'œil !

Lulu : *(haussant les épaules)* A l'œil et qui te l'a dit ?

Jojo : Faut bien, puisqu'on n'a pas le rond !

Lulu : *(à part)* Pourvu qu'il n'évente pas la mèche l'imbécile. *(à Jojo)* La ferme !

Florent : (se dandinant) V'sinquiétez pas patron, c'est moi qui régale ! Les copains sont dans la purée, moi j'en ai plein les poches !

Lulu : T'es rien bath Florent, on se revaudra ça.

Jojo : Quand t'auras besoin d'un coup de main, tu sais faut pas se gêner !

Lulu : Et pour les coups de torchon, nous autres, on est un peu là (il fait le geste de lancer un coup de poing)

Rossard : (à Florent) Aboule 15 balles et fichez-moi tous la paix

*Florent : (tirant une liasse de billets de sa poche) Tiens vieux barbon, paie-toi donc et apporte une tournée et une fameuse, pour tout le populo !
(On entend des cris de joie, parmi les consommateurs) : Vive Florent ! Un ban ! (puis les buveurs chantent lorsque Rossard apporte deux bouteilles) : C'est à boire à boire à boire, C'est à boire qu'il nous faut !*

Scène II

Personnages : les mêmes – Georges et Émile

Georges et Émile arrivent bras dessus, bras dessous quand les autres buveurs chantent

Émile : Eh ben, on s'en fait pas là-dedans ! Et nous alors, on compte pas, on est des croûtes ?

Florent : Rossard, deux gobelets et un kil de plus ! et presto ! (venant vers Georges) Et bien mon petit Georget, ce cafard ça se noie ?

Georges : (le repoussant) Fiche-moi la paix !

Émile : Laisse-le Florent. L'est pas m'gnon ce soir

Florent : On le dirait !

Émile : Pense donc, il a balancé sa femme, par l'escalier (Rires dans les groupes)

Lulu : Hein ?

Jojo : Ben mon colon !

Georges : (hébété) Et pis après ; que ça vous fait à vous ?

Florent : Ca va bien, tu fais le mariolle ! Et ben va t'asseoir (il le pousse sur un tabouret) Nous autres on va guincher. Qui m'aime me suit Toute la troupe le suit, sauf Émile et Georges, on entend des chants, des rumeurs de danses, de la musique)

Scène III

Personnages : Émile-Georges-Rossard

Émile : (s'asseyant face à Georges) Dis-donc patron, apporte-nous une verte

Rossard : T'en n'as pas besoin ! T'en as plus qu'y t'en faut !

Émile : Qui que ça peut te faire, pisqu'on te la paie ta drogue.

Rossard : Aujourd'hui on paie à l'avance !

Émile : Ah ! Mince tu tombes mal, moi j'ai pu un rotin !

Rossard : *(tournant le dos)* Pas de monaco, rien à sucer mon vieux !

Émile : Fais nous un crédit, on te revaudra ça ! Moi j'ai soif !

Rossard : Le crédit, à partir d'aujourd'hui je connais pu ça ! Donnant, donnant *(il fait le geste de palper)* Avance ta galette et je t'apporte de la verte !

Émile : Dis donc Georget, y te reste une thune toi !

Georges : Oui, mais je la garde !

Émile : Tu la gardes ! T'es pu un frère ! Allons, fais pas le malin, fais la voir ta thune, elle a p't'tête' pu cours ?

Georges : Non c'est ma dernière, je la garde !

Émile : *(ricanant)* Ta dernière, mais on vendra ton mobilier, t'en as pas besoin puisque t'a pu de femme. Ton beau berceau y fera des sous, puisque t'a pu de gosse ; t'a tout chassé, t'as bien fait !

Georges : *(à part)* Le berceau ! Plus de femme ! Plus d'enfant ! Ah ! Malheureux, qu'ai-je fait ? *(il se lève, prend la pièce de 5 francs dans son gousset et la jette à Émile)*

Émile : *(la ramassant)* Qu'est-ce qui te prend ? *(à Rossard)* Patron une verte, une ! *(Rossard sort, - à Georges)* Alors toi t'en veux pas ?

Georges : Non je n'en veux pas ! Je ne veux plus boire !

Émile : Pasque c'est toi qui paie, pasque c'est ta dernière thune, mais t'en fais pas, demain on en aura de la pépète. Je connais un nid, un fameux et Lulu va me donner un coup de main ; on fait une vieille ce soir ! Hier on a cambriolé un rentier, mais bésef on n'a pas trouvé pour payer le déplacement.

Georges : *(complètement dégrisé - à part)* Où donc me suis-je fourvoyé ? Oh Jeanne où suis-je tombé ?... Dans la boue, dans le vice, mais dans le crime jamais ! *(à Émile)* Demain je ne serai plus avec toi !

Émile : Comment, comment, tu vas me plaquer, et tu vas nous vendre renégat ! *(il se lève)*

Georges : Ah ! J'en ai assez de cette vie infâme. Depuis trois mois, j'ai descendu, avec toi de degré en degré, toutes les marches de l'infamie ! Moi l'ouvrier honnête et probe, j'ai abandonné mon travail, j'ai laissé languir ma femme et mon enfant, je les ai honteusement chassés dans un accès d'ivresse furieux. Je ne suis plus qu'une loque, un dévoyé ! Et l'auteur de tout ceci, c'est toi bandit ! Non content de m'avoir fait tomber dans le vice, tu voudrais maintenant m'entraîner au crime ! Ah ! Cela jamais !!! *(il fait mine de sortir)*

Émile : Où vas-tu ?

Georges : Chercher du travail, me réhabiliter !

Émile : *(ricanant)* Du travail, tu ne sais plus ce que c'est, depuis trois mois que tu fais la noce ! Tu n'es seulement plus capable de tenir un outil !

Georges : (regardant ses mains qui tremblent) C'est vrai !

Émile : (lui mettant la main sur l'épaule) Reste avec nous, on trouvera du pognon ! Tu feras le guet si tu veux pas te rougir les mains !

Georges (méprisant) Canaille ! Apache ! (les deux hommes se prennent au collet : toute la bande arrive au bruit de la dispute)

Émile : Sus au traître ! Assommez-le ! Il va nous dénoncer !

.... On entend des cris : Tue-le ! Tue-le !

Puis le vacarme et d'autres cris : La Rousse ! La Rousse !

On voit deux policiers qui arrivent au moment où toute la bande s'éclipse, seul Georges est resté sur le carreau, à moitié assommé !

RIDEAU

« Repentir »

VIIème Tableau

*La scène se passe dans la chambre de Georges. Même décor qu'au tableau IV.
Les meubles sont restés bouleversés*

Scène I

Au lever du rideau, le père Guéraud est seul dans la pièce et marche nerveusement.

*Le Père : (croisant les bras) Ah ! C'est du joli ! Pourtant ce n'est pas pire que je m'attendais avec ce qui s'est passé. Il est indigne de vivre, l'homme qui se ravale plus bas que la brute, pour accomplir pareille lâcheté ! (s'asseyant) Jeanne, pauvre Jeanne ! Tu étais la plus jeune, la plus choyée de nos enfants, tu fus la plus heureuse ; mais ton bonheur a été court... (Se levant) Voyons assez d'attendrissement ; il s'agit de retrouver l'oiseau ! Mais où le dénicher ? Et dire que j'ai promis à Louise de lui pardonner. En aurais-je la force seulement ? La mère Lucette m'a dit qu'il n'était pas revenu là après avoir chassé Jeanne ! Où a-t-il pu passer la nuit ? Dieu sait en quelle abjecte compagnie ?
(On entend des pas et des voix dans l'escalier)*

Scène II

Personnages : Le Père – Lucette – 2 agents – Georges

Lucette : (ouvrant la porte) Tenez, par ici Messieurs, suivez moi (on voit les deux agents apportant Georges inanimé).

1^{er} Agent : Ouf ! Enfin nous y v'là !

2^{eme} Ag. : Il est pas léger le camarade ! (ils le posent par terre)

1^{er} Agent : (se relevant) Ah dis donc, c'est un rien bouleversé là-dedans !

Le Père : (se précipitant vers Georges) Qu'y a t-il ? Qu'y a t-il ?

2^{eme} Ag. : C'est dommage, ça devait être coquet !

1^{er} Agent : Pardon Monsieur, qui êtes-vous ?

Le Père : Ah ! C'est vrai vous ne me connaissez pas. Je suis le beau-père de ce malheureux.

Lucette : Oui c'est M. Guéraud ; le père de Mme Perrot. Il vient chercher ce qui appartient à sa fille !

1^{er} Agent : Ah ! Le torchon brûle ?

Le Père : (bourru) Il ne s'agit pas de cela, qu'y a-t-il et pourquoi ramenez-vous cet homme chez lui en un tel état ? Est-il ivre ?

2^{eme} Ag. : Je ne crois pas ! Sans ça on l'aurait conduit au violon !

1^{er} Agent : Il doit être évanoui, mais il aurait bien été assommé si nous n'étions pas arrivés à temps !

Lucette : Évanoui ! Je descends vite chercher des sels et du vinaigre (elle sort)

Le Père : Expliquez- moi ce qui s'est passé !

1^{er} Agent : Ben, voilà Nous allons faire une petite rafle dans un caboulot louche, pour ramasser un type que nous présumions être l'auteur du cambriolage commis la nuit dernière !

2^{eme} Ag. : Et nous avons mis la main dessus !

Le Père : (haletant) Et...C'était lui !!! C'était mon gendre ?

1^{er} Agent : (montrant Georges) Lui ? Non ! Il a couché au violon cette nuit-là, il a cuvé son vin !

Le Père : (soulagé) Ah ! Tant mieux !

2^{eme} Ag. : Seulement quand nous sommes arrivés aux « 3 Filous » nous n'avons trouvé dans l'établissement que votre gendre à moitié assommé ! Que s'était-il passé ? Nous n'en savons rien ! Toute l'équipe avait déguerpi !

Le Père : Alors vous n'avez aucun méfait à lui reprocher ?

1^{er} Agent : Pas que l'on connaisse, toujours ! Hier soir, c'était la première fois que nous le trouvions ivre dans la rue. Jusque là on n'avait rien eu à lui reprocher, bien que nous sachions que depuis trois mois il fréquentait des individus peu recommandables

2^{eme} Ag. : Vous nous excuserez Monsieur ; mais puisque vous êtes là vous aurez soin de lui. Nous on va retourner où le devoir nous appelle !

1^{er} Agent : Oui, maintenant allons voir le fameux Mimile ! Ah celui-là, c'est un malin, mais c'est une fameuse crapule ! (ils se dirigent vers la porte)

Le Père : (allant leur serrer la main) Merci Messieurs, merci !

1^{er} Agent : Faut pas nous remercier, on a fait que notre devoir.

2^{eme} Ag. : C'est not' métier (ils sortent)

Scène III

Personnages : Le père – Georges – Lucette

Le Père (se rapprochant de Georges) Dans sa déchéance, il n'a pas perdu entièrement le sentiment de l'honneur ! Malgré ses mauvaises fréquentations, il n'a pas été jusqu'au crime ! Il y a encore quelque chose là (*il se frappe la poitrine*) Tout espoir n'est pas perdu, s'il veut lutter, on le relèvera et Jeanne sera sauvée. Mon pardon ne sera pas inutile allons (*plus haut*) Et la bonne vieille qui ne revient pas !

Lucette : (arrivant avec ses médicaments) Me voilà ! Me voilà !

Le Père : A la bonne heure !

Lucette : Dame, c'est que mes jambes commencent à n'aller plus vite

(Ils commencent à frictionner Georges, à lui asperger les tempes, faire respirer des sels, etc...)

Le Père : C'est curieux la respiration est plus régulière et il ne reprend pas ses sens.

Lucette : Si on allait chercher un médecin, voyez comme il a le front tout noir. Il a fallu un rude coup pour le masquer de la sorte !

Le Père : (se relevant) Ses lèvres remuent, il veut parler, laissons-le un instant !

Georges : (sans remuer) Bandit ! Bandit !

Lucette : (se relevant) Il a parlé, il vit !

Le Père : Restez auprès de lui, je m'éloigne un peu ! Je ne veux pas qu'il me voie avant d'avoir bien conscience de ce qui se passe.

Georges : (portant ses mains à sa tête) Oh ! ma tête, ma pauvre tête !

Lucette : (s'agenouillant auprès de lui, lui applique une compresse sur le front- parlant) Elle est toute brûlante.

Georges : (ouvrant les yeux) Ah !!! C'est toi ma Jeanne, c'est toi qui est là ?

Lucette : Mais non Monsieur Georges, c'est moi votre voisine, c'est la mère Lucette !

Georges : (s'asseyant) Ah ! C'est vrai, j'avais oublié, je n'ai plus de femme, plus d'enfant, plus rien, que de la honte ! Si seulement cette brute m'avait assommé ! Je n'aurais pas ces remords qui me poursuivront toute ma vie !

Lucette : Allons m'sieu Georges, un peu de courage ! Pour une minute d'oubli, on expie longuement, pour vous la minute a été longue, l'expiation sera rude, mais vous êtes jeune !

Georges : (désespéré) Je suis jeune, c'est vrai, mais je suis trop coupable ! (*se prenant la tête à deux mains*) Oh ! Ma tête ! Oh ! que je souffre !

Lucette : Je vais vous mettre une compresse, puis vous vous coucherez et vous dormirez. Je reviendrai dans une heure (*elle attache la compresse*).

Georges : Dormir ! Je le voudrais bien pour oublier, mais ici je ne puis ! Tout me parle d'elle, je la vois partout, et partout elle me maudit !

Le Père : (se montrant) Tu peux dormir en paix. Je veillerai sur ton sommeil !

Georges (étonné, se relevant) Vous ici (se mettant à genoux) Pardon ! Pardon !

Le Père : (dur) Pas tant de simagrées, relève-toi et écoute. J'ai beaucoup de choses à te dire, depuis si longtemps que nous ne nous étions pas vus !

Georges : (lentement) Par ma faute et par fol amour propre !

Le Père : (sèchement) Qu'importe ! (à Lucette) Voulez-vous nous laisser seuls, mère Lucette ?

Lucette : Oui monsieur Guéraud, je descends tout de suite, si vous avez b'soin de moi vous m'appellerez (à part, en sortant) J'ai pas besoin de savoir leu z'affaires moué et pis je m'attends ben de ce qu'il va lui dire ! (elle sort)

Scène IV

Personnages : Le Père – Georges.

Georges : Jeanne, où est-elle ?... Chez vous n'est-ce pas ?

Le Père : Oui

Georges : Avec notre enfant, mon petit Pierre ?

Le Père : Oui

Georges : Et vous êtes venu me chercher, m'emmenner auprès d'eux ?

Le Père : (vivement) Te chercher, je n'ai que faire de toi ! Désormais tu ne m'es plus rien !

Georges : (se laissant tomber sur une chaise, accablé) Et moi qui croyais que vous m'apportiez le pardon ! J'étais fou ! Qui pourrait me pardonner ?

Le Père (avec force) Te pardonner !!! Tu espères le pardon après ce que tu as fait, après la honte et l'infamie que tu as jetées sur ton nom et sur l'honneur de notre famille ? Allons donc !

Georges : Oh de grâce, ne m'accablez pas ! si vous saviez combien je souffre ! C'est le remords, mais il vient trop tard, le mal est irréparable !

Le Père : Il l'est pour Jeanne tout au moins.

Georges : (pleurant) Pauvre Jeanne, je l'ai martyrisée, injuriée, je l'ai mise à la rue, après lui avoir fait subir les pires douleurs !

Le Père : Elle en a trop supporté !

Georges : (se levant) Elle en a trop supporté, dites-vous ? (implorant) Est-elle...? Non, je ne peux pas dire le mot ! Elle vit encore ?

Le Père : (lentement) Oui, mais ses jours sont comptés !

Georges : (se rasant) Ah ! Misérable que je suis ! Et c'est moi qui l'ai tuée ! J'étais le plus heureux des hommes, la vie pour nous était riche de promesses, et dans un mauvais passage, dans un moment de gêne, j'ai été trop faible. Plutôt que de lutter, j'ai suivi de mauvais conseil, de mauvais exemples et j'ai roulé sur la pente ! Un homme, une brute m'a entraîné dans le vice où chaque jour je me suis enlisé davantage ! Il allait m'entraîner au crime peut-être, quand j'ai eu conscience de ma lâcheté !

(Une seconde version de ce passage : Ah ! Misérable que je suis ! Et c'est moi qui l'ai tuée ! J'étais le plus heureux des hommes, la vie pour nous était riche de promesses « et dans un moment de gêne, j'ai été trop faible. Plutôt que de lutter j'ai succombé, et j'ai roulé sur la pente fatale. Un homme, une brute m'a entraîné au vice et chaque jour je me suis enlisé davantage ! Il voulait m'entraîner au crime quand j'ai eu conscience de ma lâcheté ! »)

Le Père : Il était temps !

Georges : Quand ce bandit m'a parlé de ma femme, de mon petit, de son berceau qu'il voulait vendre ; dans un éclair, j'ai compris où j'étais tombé et je me suis ressaisi. (*allant vers la bercelonnette.* Et c'est toi berceau - oh ! mot magique – qui m'a remis sur la voie ! Le berceau ! Que de souvenirs ce mot évoque !

Le Père : Si tu les avais toujours évoqués ces souvenirs, si tu avais pensé à l'aïeule qui pleure en gardant ton enfant, aux parents que ton inconduite a marqué des taches du déshonneur, si tu avais songé à ta femme qui se meurt de honte et de chagrin, tu n'aurais pas aujourd'hui la peine d'implorer ton pardon !

Georges : ... Pitié ! Pitié !

Le Père : (*dédaigneux*) Et c'est tout ce que tu trouves à me répondre ? Pitié !!! La pitié est morte dans mon cœur, comme est mort dans le tien le sentiment de la famille et du devoir ! Tu as fauté, tu expieras ; mais hélas ! Pour les innocents le châtement n'en sera pas moins dur !...
Je vais emporter ce qui appartient à Jeanne, tu pourras garder le reste dans cette chambre et y loger, le loyer est payé pour l'année ! (*il fait mine de sortir*)

Georges : (*implorant*) Oh ! De grâce, n'emportez rien, laissez-moi ces souvenirs !

Le Père : A quoi bon, puisque tu n'as plus de famille, puisque tu as chassé ta femme et ton enfant, puisque tu les as reniés !

Georges : Je suis un grand coupable et pour moi, aucun châtement ne sera trop pénible, mais eux les innocents, je ne veux pas qu'ils souffrent ! Oh ! Non je ne veux pas ! (*il pleure*)

Le Père : (*s'attendrissant*) Il est trop tard tu as déshonoré la famille !

Georges : (*avec force*) Non ! Je me suis déshonoré, moi seul ; mais l'honneur de mon nom, l'honneur de votre famille sont saufs ! je me suis souillé au contact de mauvaises compagnies, je me suis enivré, mais c'est tout ! On ne peut me reprocher aucune mauvaise action

Le Père : Que celle d'avoir tué ta femme !

Georges : ... Elle n'est pas morte ? Ce serait trop !

Le Père : Elle n'en vaut guère mieux !

Georges : Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! Laissez-moi accourir auprès d'elle !

Le Père : (*grave*) Mon pardon, je te l'accorde ! Mais à une condition, c'est que tu rachèteras l'indignité de ta conduite passée par une nouvelle vie de travail et d'honneur. Fais ce que tu pourras, vas où tu voudras ! Mais n'oublie pas que la devise des Guéraud a toujours été celle-ci : « Travailler sans faiblir – vivre tout simplement et marcher...tout droit !!! »

Georges : Cela je le ferai, je vous le jure !

Le Père : C'est bien, seulement tu ne mettras pas les pieds à la maison, avant qu'on te le demande. Je te ferai surveiller et saurai où te trouver en cas de besoin. C'est compris ?

Georges : (hésitant) C'est dur, mais c'est promis !!! Vous les embrasserez pour moi ?

Le Père : Je ne leur parlerai même pas de toi ! Tu viendras les embrasser quand tu en seras digne (il fait mine de partir, se ravisant) Ah ! Un mot, avant de partir, si tu ne trouves plus de travail, le père Philippe, mon vieil ami des Touches aurait besoin d'un bon valet.

Georges : J'irai

Le Père : Cherche du travail avant ; si tu continues ton métier, quand il sera temps, je t'achèterai des outils et reviendras travailler aux Épinettes (sortant) Au revoir et...courage (il lui tend la main puis sort)

Scène V

Georges : (seul allant vers le portrait de Jeanne)

Georges : (seul, allant vers un portrait de Jeanne) Oui, c'est promis, je veux racheter mes fautes ! (embrassant le portrait) Jeanne ! Ma Jeanne, oh ! Pardonne-moi ! Mais...pourquoi avais-tu voulu que nous venions ici ?...Cité trompeuse, je te maudis ! Tu m'as pris le meilleur de moi-même et mes meilleures années ! Oh ! Je veux te fuir ! Si je reste, je succomberai encore ! C'est aux champs que je veux me réhabiliter ! C'est aux Touches que je puiserai la force et l'oubli du passé ! C'est là que je veux mériter le pardon, ô ma Jeanne ! Là qu'à partir de ce jour, la devise des Guéraud sera la mienne ! Oui désormais je veux :
« Travailler sans faiblir, vivre tout simplement et marcher...tout droit !!! »

RIDEAU

ACTE V

« Le Pardon »

VIIIème Tableau

Scène I

La scène se passe aux Épinettes quelques jours après la précédente.

Le décor représente une place de village, dans le fond des maisons, ou un bois.

Au lever du rideau trois femmes sont debout au carrefour et causent ; devant elles des seaux à lait, vides, dans la rue des gamins jouent en criant. Dans la coulisse on entend la corne du laitier.

Personnages : Françoise – Mélanie – Catherine (Mme Guéraud)

Françoise : Eh Bé Catherine, qu'ment va-t'o chez vous à matin ?

Mélanie : La neut a-elle été boune ?

Françoise : Le médecin a trejou bé venu de boune heure ?

Mélanie : O n'est pas qu'o va pu mal ?

Catherine : Eh non ! Dieu merci ! Le docteur a même dit qu'il y avait une grande amélioration.

Françoise : Ah tant meu ! Thielle pov Jeanne a n'a bé vu sa part lé tout !

Mélanie : Et pis a vous en a fait veur !

Françoise : A la core oyu de la chance dans son malheur, de vous ava per la soigna.

Catherine : (*secouant la tête*) Bast tout ça ne sera rien si sa santé se rétablit bientôt, comme l'espère le docteur. Il nous a dit ce matin qu'on pouvait causer avec elle sans la fatiguer et la laisser parler ; la fièvre est tombée et il nous a donné la permission de la sortir dehors sur une chaise longue.

Mélanie : Oh bé ! Si a peut se leva et pis sorti devors, a va bé meu de même !

Françoise : A n'ara p'tête per moins de temps à se remettre qu'on aret cru ?

Catherine : Oh si ! Ce sera long, et elle n'est pas encore hors de danger, mais un peu d'air lui fera du bien et si elle s'intéresse au mouvement de la rue, cela créera une diversion à ses idées noires

Mélanie : Ben sûr, ben sûr, o li fera pas d'mal !

Catherine : Seulement il faut bien prendre garde ! La petite lueur de raison qui demeure encore en elle, peut s'éteindre à la moindre émotion !

Françoise : O det poué y ava grand chouse per l'émotionna après ce qu'al a vu !

Catherine : Il faut si peu de chose parfois.

Mélanie : Ben sûr on a trejou pa (*peur*) quand o l'est de même.

Catherine : (*ramassant ses deux seaux*) J'aperçois Louise sur le seuil, allons, il est temps que je m'en aille !

Scène II

Personnages : Les mêmes, moins Catherine

Mélanie : (*se rapprochant de sa commère*) A-t-elle bianchi nout voisine depis thienze jours

Françoise : Dame, à l'a oyu tant de tracas !

Mélanie : Sans sava quand o sera fini ! Faut'o bé ava tant de peine a éleva ses enfants, peur les veur de même.

Françoise : (*confidentiellement*) Paraît que le gars Georges est revenu dans les envireins.

Mélanie (*curieuse*) Eh vour ? O savont -al chez les Guéraud ?

Françoise : Vour ! Chez le père Ph'lippe aux Touches.

Mélanie : Chez Ph'lippe o m'étonne bé, que le sège chez le pu grand ami do père Guéraud

Françoise : Dame, o l'est Nanette qu'o disait au Quantin ! Mais y cret poué que l'o sachiont chez Guéraud.

Mélanie : Si l'o savont pas o n'est poué qu'ode de leu faire dire, l'en parlont jamais, ni Constance qui berdasse pertant bé, ni Louise, ni parsoune.

A ce moment Louise et sa mère portant Jeanne sur une chaise longue, paraissent et déposent leur fardeau devant la maison à droite.

Françoise : Té, les v'la, taiseu -nous den !

Mélanie : Ma piace n'est pas core janssaille * Dame y irait veur Jeanne tantout.
(*elle sort*) * traduction « Le sol de ma maison n'est pas encore lavé. »

Françoise : (*se dirigeant vers le groupe*) Mein y ai bé le temps d'y alla tout de suite.

Scène III

Personnages : Louise- Mme Guéraud – Jeanne- Françoise

Françoise : (*à Jeanne*) Eh bé, ma chère feille o va meu pas vrai (*elle l'embrasse*)

Jeanne : Oh ! Oui beaucoup.

Françoise : Bast faut pas se frappa d'même, ma chère enfant, tout le meinde a ses peines ; faut sava les supporta, v'la tout !

Catherine : (*à Françoise*) Il vaut mieux éviter de lui parler de ces choses-là, mère François.

Françoise : O vaut meu qu'y m'en alle té (*à part*) y causerait de trop (*à Jeanne*) Y te fatiguerais, aleins au revoir ma chère feuille et pis preinds courage (*elle l'embrasse et sort*)

Louise : Mère si vous voulez rentrer, je reste auprès de Jeanne, j'ai justement apporté mon ouvrage (*elle s'assied sur le banc à côté*)

Catherine : Eh bien reste si tu veux, mais veille bien sur elle (*elle sort*)

Scène IV

Personnages : Louise – Jeanne

Jeanne est allongée sur sa chaise longue et semble méditer, Louise travaille quelques instants, puis se penchant vers sa sœur.

Louise : Comment te trouves-tu ma Jeanne ?

Jeanne : (*faiblement*) Moi ! Mais je suis bien puisque tu es près de moi.

Louise : Vois ce temps clair, ce beau soleil, écoute le chant joyeux du rossignol, respire à pleins poumons l'air pur de nos bois, chasse tes vilains souvenirs et bien vite tes forces reviendront ; il fait si bon vivre chez nous, dans le calme de nos Épinettes.

Jeanne : (*avec un soupir*) Oh ! Oui, il y ferait bon, si l'on pouvait oublier !

Louise : (l'embrassant) Pauvre tête folle !

Jeanne : (d'un air lassé) Folle...oui...je serais mieux folle.

*Louise : Veux-tu bien te taire, méchante, tu ne nous aime donc plus (d'un air de reproche).
Tu n'aimes donc plus ta grande sœur ?*

Jeanne : (relevant un peu la tête) C'est parce que je t'aime, vois-tu que je voudrais être....

Louise : (lui fermant la bouche) Tais toi !

Jeanne : Oh ! Non, laisse-moi parler. (Se touchant la poitrine) Quelque chose là me dit que je n'ai plus guère de temps à vivre

Louise : Assez ! Tu vas te fatiguer et tu seras plus malade

Jeanne : Puisque Dieu a permis que je soie plus forte aujourd'hui, que je puisse te parler...

Louise : Tu en profites pour dire des bêtises. Allons assez sur ce chapitre, parlons d'autre chose, veux-tu. Tu sais que j'ai eu une demande en mariage pendant ta maladie ?

Jeanne : (étonnée) Ah ! Et de qui ?

Louise : De Félix, notre voisin...

Jeanne : Ce n'est pas du nouveau ! Et tu... l'as...

Louise : (vivement) Je l'ai refusé !

Jeanne : (lentement) Tu as eu tort, c'est un bon garçon, il aurait veillé sur mon enfant quand tu seras sa petite mère, quand je ne serai plus là.

Louise : Toujours tes idées noires !

Jeanne : (tristement) Je sens si bien que je vais partir

Louise : (fais le geste de lui fermer la bouche)

Jeanne : (continuant avec effort) Oh ! Ne m'interromps pas, laisse moi parler, il le faut ! Je sais bien pourquoi tu l'as refusé, pourquoi tu en as refusé tant d'autres déjà !

Louise : Tiens mais tout simplement parce que je ne veux pas me marier. Voilà tout !

Jeanne : Oh ! Non !

Louise : Mais si ! Tu me feras bien une place à votre foyer, plus tard, quand je serai vieille ?

Jeanne : (amèrement) Notre foyer... Il est bien froid avec son âtre sans feu, il est bien triste. Non ! Louise ! Tu as refusé de te marier parce que tu veux rester fidèle à ton premier amour ; parce qu'un homme avait pris ton cœur et t'avais fait de douces promesses... Et cet homme, c'est moi...C'est ta petite sœur qui te l'a pris !!!

Louise : (se levant) Assez Jeanne ! Tu vois bien que tu déraisonnes !

Jeanne : Non ! Mais j'ignorais tout. Jamais tu ne m'avais rien dit, jamais Georges ne m'en avait parlé avant ce jour maudit où sous l'empire de l'ivresse il m'apprit ton secret !!! Le secret de ton pauvre cœur brisé, ô ma Louise ! (avec force) Oh ! Dis-moi que tu me pardonnes !!! Que tu ne m'en veux pas et je partirai sans remords.

Louise : (l'embrassant) pauvre petite ! Oh oui, je te pardonne de grand cœur, si j'avais à te pardonner, mais si j'ai souffert, tu n'en es point responsable. Tu ne savais rien... C'est vrai !... Et j'aurais dû te dire tout. Mais vois-tu, il vaut mieux parfois, souffrir et se taire ! Quand tu vins m'annoncer, en ce matin d'Avril que Georges allait demander ta main ; tu paraissais si heureuse ; je lisais en tes yeux tant d'amour pour lui, que j'ai crû m'être trompée j'ai cru que tu souffrirais plus que moi si je te disais : « Georges ne t'aime pas...il ne peut pas t'aimer...ou il m'a menti !...Et je n'ai rien dit pour que tu sois heureuse.

Jeanne : (avec élan) O, ma sœur bien aimée... pour que je sois heureuse !!!

Louise : Oui heureuse !!!

Jeanne : (après un temps) Heureux nous l'étions en effet. Tout le jour le bonheur chantait sous notre toit, quand nous vivions là, ... Aux Épinettes. C'était trop beau vois-tu ; mais je n'ai pas su comprendre que c'était là le véritable bonheur ! Dans l'existence simple et laborieuse, dans l'affection pure et saine de toute une famille. J'avais cru que le bonheur ne se cachait point comme les modestes violettes de nos bois, mais que ce devait être un brillant papillon aux ailes diaprées. Hélas, tout cela n'était qu'un mirage. Bien vite mon rêve s'est évanoui. J'ai gâché mon existence ! Sur les fronts blanchis de nos chers parents j'ai fait creuser de nouvelles rides, j'ai brisé ta vie et Georges *(joignant les mains)* ô Georges c'est moi qui t'ai perdu ! *(elle pleure)*

Louise : Tu n'es pas raisonnable voyons et si maman t'entendais, elle te ferait taire bien vite.

Jeanne : Pauvre maman, elle n'est pas au bout de ses peines pourtant !

Scène V

Personnages : Les mêmes –Mère Constance

Constance : (sur le seuil de la porte, joyeusement). Monsieur Pierrot est réveillé ! Jeanne v'tu qui te l'apporte per que tu l'embrasses ?

Louise : ...Attendez, grand'mère, nous allons l'apporter dans son berceau n'est-ce pas Jeanne ?

Jeanne : Si tu veux *(plus bas)* Pour que je le berce une dernière fois !

Louise : (l'embrassant) Méchante tu ne m'as donc pas encore fais assez de peine *(elle sort)*

Scène VI

Jeanne : (seule) Oh ! Si pourtant je t'ai fait trop de peine, il est temps que je m'en aille !!! Trop tard maintenant.... Je quitterai cette vallée de larmes où je n'ai semé que de la douleur, où j'ai fait souffrir tous ceux qui me chérissent !!! Trop tard je m'aperçois que je n'ai pas su conduire ma vie...Mon Dieu ! Mon Dieu ! Puisqu'il faut mourir, je suis résignée mais faites que ce soit bientôt !!! *(vivement)* Bientôt, non pourtant...je voudrais encore embrasser mon enfant...je voudrais encore... le revoir... lui ! Je voudrais... lui pardonner et qu'il me pardonne ! *(elle reste comme sous l'impression d'un rêve)*

Scène VII

On aperçoit depuis un moment, Georges au coin opposé de la rue, cherchant à revoir Jeanne et se dissimulant. Au moment où elle paraît rêver, il s'avance.

Georges : (à part) Ah ! Je la revois enfin ! Seule, elle est seule ! (appelant) Jeanne, ma Jeanne !

Jeanne : (à ces mots elle essaie de se relever) Georges, mon Georges ... (avec difficulté)... Je te par... puis elle retombe sur sa chaise longue ...au moment où Louise et la grand'mère apportent le berceau)

Scène VIII

Personnages : Louise - Jeanne - Constance - Georges

Georges : (agenouillé auprès de Jeanne) Oh ! Reviens à toi, c'est moi, c'est ton Georges qui est là !

Louise : (accourant vite, à Georges) Vous ici ! Malheureux ! Vous l'avez tuée !

Georges : (se relevant, avec désespoir) Tuée ! Non ce n'est pas possible ! Réponds-moi Jeanne, dis-moi, oh ! Dis-moi que tu me pardonnes !

Constance : (hautaine) Pardouna a ine crapule comme té, ah misère ! V'la quemme y pardoune mein ! (elle fait le geste de le frapper avec sa canne)

Louise : (s'interposant) Laissez-le grand'mère, appelez maman et apportez-moi l'éther, sur la cheminée, vite, vite !

Constance : (sortant) Gredin ! Canaille ! (elle fait un geste de malédiction)

Scène IX

Personnages : Les mêmes - Le père Guéraud

Le père : (accourant) Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? (apercevant Georges) Toi encore ! Toujours toi où il y a un malheur ! Il l'a tuée cette fois ! Brigand ! (il fait le geste de le frapper)

Louise : (se relevant) Assez père ! Georges souffre assez, ne l'accablez pas !

Le père : (radouci) Que s'est-il passé ?

Georges : J'ai voulu la revoir !

Le père : (furieux) Ah ! Tu as voulu la revoir et tu m'avais promis d'attendre qu'on te dise lorsqu'il serait temps.

Georges : je n'ai pas pu attendre plus longtemps !

Le père : (avec un geste de dégoût) Ah ! Tu n'as pas pu attendre...infâme ! (marchant vers lui) recule-toi et fuis ... ; Tu m'entends ! Va-t-en ! Va-t-en au diable !!! Je ne veux plus te revoir, jamais ! Jamais ! Tu as brisé le cœur et la vie de l'une de mes filles, et tu assommes l'autre... bandit !!! Trop de fois, déjà, je t'ai pardonné ! C'est est trop... cette fois je te maudis...

(Georges s'éloigne)

Scène X

Personnages : Les mêmes - la mère - et la grand'mère

La mère et la grand'mère, auprès de Jeanne lui font respirer de l'éther et lui frictionnent les tempes

Jeanne : (revenant à elle - faiblement) Mon Père !

Le père : (se penchant vers elle) Elle vit ! Mon Dieu, est-ce vrai ?

Jeanne : Oui père, c'est vrai ! Mais je sens que tout est fini ! Pourtant je mourrai contente.

Le père : Veux- tu te taire !

Jeanne : (continuant) Dieu m'a exaucée... Je l'ai revu (soulevant un peu la tête) Où est-il ?

Le père : Qui ?

Jeanne : Georges !... Je veux le revoir (Louise rappelle Georges qui ne s'était éloigné que de quelques pas)

Le père : Je l'ai maudit !

Jeanne :... Et moi... Je lui pardonne !

Georges : (auprès d'elle, l'embrassant) Est-il possible que tu me pardonnes, pauvre victime que j'ai tant fait souffrir ! Est-ce vrai ? Oui ! Mais ne meurs pas, oh non, je ne veux pas !

Jeanne : Georges, donne mon petit, ton fils, notre enfant, que le l'embrasse une dernière fois (Louise lui tend, elle l'embrasse, puis le redonnant à Louise) Désormais, voilà ta mère ! Tu me comprends Georges..Je le veux ! Tous deux vous veillerez sur lui, vous serez heureux près du berceau. Moi... j'étais de trop. Pardonnez-lui grand'mère. Pardonnez-lui papa.

Constance : Oui chère feille y pardoune, mais y veu que te vives.

Le père : (avec effort) Je.... Je..... Lui... pardonne.

*Jeanne : (râlant) Merci (faisant un effort) Soyez heureux (mettant la main de Georges dans celle de Louise)... près du berceau... mon petit.... mon...
(Elle soupire et meurt)*

Tous : Jeanne ! Oh ! Jeanne !

RIDEAU

Scène I

La scène se passe aux Épinettes trois ans après. Même décor qu'au premier tableau : la clairière et le banc des Etèples. Au lever du rideau Georges et Louise sont debout dans la clairière et marchent vers le banc.

Georges : (fredonnant) « L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe » ! (s'asseyant avec Louise) Comme il a raison le poète et qu'elles ont passé vite ces trois années

Louise : (d'un air de reproche) C'est mal, Georges, ce que tu viens de dire là !

Georges : (surpris) Tiens ! Et pourquoi donc Louise ?

Louise : Oh ! Pourquoi ? Tu oses le demander ?

Georges : T'ai-je donc fait souffrir ? N'es-tu pas heureuse ?

Louise : (vivement) Tu es pour moi le meilleur des époux, certes, et je connaîtrais le bonheur, tel que je le désirais dans mes rêves de jeune fille, s'il n'y avait le souvenir (lentement) si entre nous il n'y avait ...

Georges : (brusquement) Quoi ?

Louise : (lentement) ... Elle... la chère disparue !

Georges : (pensif) C'est vrai pourtant !

Louise : (continuant) Et parfois en songeant au passé, je me demande si je ne commets pas un sacrilège, si cette part de bonheur qui soudain m'est échue, n'était pas destinée à une autre (plus bas) celle dont j'ai pris la place

Georges : Juste retour des choses d'ici bas. Tu oublies, ma Louise, que nous n'avons fait qu'exaucer le vœu d'une mourante, et les serments que l'on a fait aux morts sont sacrés.

Louise : C'est vrai !

Georges : (continuant) Ensemble nous avons promis de veiller sur notre enfant, nous avons tenu parole.

Louise : N'en sommes-nous pas récompensés par les caresses du cher petit ?

Georges : (avec émotion) Et de là-haut... elle nous bénit !... puis j'avais une dette envers toi, une telle dette que jamais je ne te rendrai assez heureuse pour l'acquitter

Louise : Oh ! Georges, je t'en prie. Mon bonheur présent me suffit, je ne demande pas davantage !

Georges : (avec force) Jamais ! Non jamais, je ne te rendrai assez heureuse pour effacer la cruelle blessure que te fis mon orgueil... (plus bas) car c'est par orgueil, vois-tu que je te préférais ta sœur

Louise : Georges !!!

Georges : J'avais voulu étouffer la voix du cœur et c'est pourquoi j'ai fait fausse route.

Louise : Tout cela, c'est le passé et si l'on doit rester fidèle au souvenir de ceux qui ne sont plus,

il est des choses que l'on doit oublier.

Georges : (reprenant) Que l'on doit oublier !!!

Louise : (se levant) Un jour je te disais : « La terre rénove tout ! » C'est sur les vieux chaumes que croissent les moissons nouvelles Après les mauvais jours, voici le soleil printanier et de nouveau luit l'espérance. Sur les vieux chaumes, après la mort, la bêche du temps a passé, et dans la moisson nouvelle, modestement, nous glanons le bonheur

Georges : ...Le bonheur !

Scène II

Personnages : les mêmes – Madeleine

Madeleine, est arrivée au moment où Georges prononce : le bonheur

Madeleine : (joyeuse) C'est votre récompense ami Georges, car vous avez tenu parole et depuis trois ans, par votre labeur, vous vous êtes réhabilité, montrant ainsi à tous, qu'au bord même de l'abîme, il est encore temps de se ressaisir

Louise : A tel point que mon père qui, à la prière de ma sœur mourante, n'avait pardonné que du bout des lèvres, l'avait redonné toute son estime un an après, quand tu vins lui demander d'unir nos destinées.

Georges : Afin de consacrer le dernier vœu de celle qui, là-haut, sourit à nos baisers. (Georges et Louise s'embrassent)

Madeleine : (A part) Sont-ils gentils !

Georges : Tu n'es pas jalouse au moins ?

Louise : Et toi, Madelon, tu ne te décides donc pas au mariage bientôt ? Te souviens-tu de notre entretien, un dimanche comme celui-ci, il y a cinq ans, alors que la nature était en fête comme aujourd'hui ?

Madeleine : Et Louise si morose alors ! C'est parce que je m'en souviens et parce que je savais vous trouver là que je suis venue, vous prévenir...de mes fiançailles !

Georges : (étonné) De tes fiançailles ?

Louise : (heureuse) Oh ! La bonne surprise !

Madeleine : (continuant) et vous présenter mon fiancé !

Georges : Tu veux rire, ton fiancé ! Mais où est-il ? Je ne vois personne !

Félix : (apparaissant de derrière un bosquet, joyeux) Le voilà !!!

Scène III

Personnages : les mêmes et Félix

Louise : Je ne pouvais t'en désirer un meilleur, et il m'en avait coûté de refuser sa main voilà bientôt cinq ans. Mais ce n'était pas possible, mon cœur était pris. Mon secret vous le connaissez maintenant Félix, et vous me pardonnez ?

Félix : Sincèrement, je vous pardonne. Votre secret je l'avais deviné en partie, et j'en avais souffert - J'en ai fait l'aveu à Madeleine - mais il faut croire que tout n'était pas mort en mon vieux cœur, car après la souffrance, le doute, l'oubli est venu et, l'amour à nouveau, s'est éclos

Madeleine : Et moi, j'ai trouvé en vous le fiancé de mes rêves, l'âme sœur que, jusque là, j'avais cherchée en vain

Félix : Et ta jeunesse ne s'est pas effarouchée des fils blancs qui déjà garnissent mes tempes

Madeleine : Ce n'est pas aux cheveux que l'on mesure l'amour, Félix, le cœur est toujours jeune à qui sait aimer

Scène IV

Personnages : Les mêmes - Constance- petit Pierre

Constance : V'la qu'est ben dit ma feille. De tous les jeunes gars de thio lin F'lix a trejou été mon préféré, et mon pu grand bounheur aret été de le veur dans nout famille. Le bon Dieu a v'lu qu'o n'en sege autrement et aneut Louise est heureuse quand même. I t'aime queme si t'étais de ma famille Madeleine, parce que t'as trejou été boune per nous et y mourrais contente asteur pasqu'y s'est sûre que le bounheur rayounnera su vous mes enfants

Madeleine : (*l'embrassant*) Merci

Constance : Mein asteur y s'est le passé et déjà y me penche vers la terre ; mon petit Pierrot, là, est l'avenir ; vous mes enfants vous etez le présent ; Tretou (tertou) y sont l'image de la vie. Hier, aujourd'hui, demain ! Hier c'étaient les peines, demain sera l'espérance, aujourd'hui mes enfants vos etez l'amour si vieux et trejou si jeune. Soyez heureux, y vous bénis (*elle fait un geste de bénédiction*)

Louise : Oui grand'mère, c'est cela. Hier ! Demain, que nous importe ! Aujourd'hui, au-dessus de tout, c'est l'amour plus fort que la mort, plus fort que l'oubli. L'amour qui, chaque printemps fera éclore sur chaque tombe un berceau.

RIDEAU